

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année scolaire 1910-1911. — N° 35

LA PHTISIOTHÉRAPIE

DANS L'ANTIQUITÉ

ORIENTAUX - GRECS - ARABES

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 15 Décembre 1910

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

André REMY

Né le 20 Novembre 1886, à Besançon (Doubs).

Elève à l'Ecole du Service de Santé militaire



LYON

A. REY, IMPRIMEUR-ÉDITEUR DE L'UNIVERSITÉ

4, RUE GENTIL, 4

—
Décembre 1910

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année scolaire 1910-1911. — N° 35

LA PHTISIOTHÉRAPIE DANS L'ANTIQUITÉ

ORIENTAUX - GRECS - ARABES

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 15 Décembre 1910

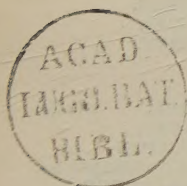
POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

André REMY

Né le 20 Novembre 1886, à Besançon (Doubs).

Elève à l'Ecole du Service de Santé militaire



LYON

A. REY, IMPRIMEUR-ÉDITEUR DE L'UNIVERSITÉ

4, RUE GENTIL, 4

Décembre 1910

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. HUGOUNENQ DOYEN.
J. COURMONT ASSESSEUR.

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. CHAUVEAU, AUGAGNEUR, MONOYER, SOULIER, TRIPIER, CAZENEUVE, LÉPINE

PROFESSEURS

Cliniques médicales	MM. TEISSIER
Cliniques chirurgicales	ROQUE
Clinique obstétricale et Accouchements	BARD
Clinique ophtalmologique	PONCET
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	JABOULAY
Clinique des maladies mentales	FABRE
Clinique des maladies des enfants	ROLLET
Clinique des maladies des femmes	NICOLAS
Physique médicale	PIERRET
Chimie médicale et pharmaceutique	WEILL
Chimie organique et Toxicologie	POLLOSSON (A.)
Matière médicale et Botanique	CLUZET
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	HUGOUNENQ
Anatomie	MOREL
Anatomie générale et Histologie	BEAUVISAGE
Physiologie	GUIART
Pathologie interne	CLUZET
Pathologie et Thérapeutiques générales	COURMONT (P.)
Anatomie pathologique	CAVIOT
Médecine opératoire	POLLOSSON (M.)
Médecine expérimentale et comparée	ARLOING
Médecine légale	LACASSAGNE
Hygiène	COURMONT (J.)
Thérapeutique	PIC
Pharmacologie	FLORENCE

PROFESSEURS ADJOINTS

Physiologie, cours complémentaire	MM. DOYON
Maladies des oreilles, du nez et du larynx	LANNOIS,
Pathologie externe	VALLAS,
Maladies des voies urinaires	ROCHET.

CHARGÉS DE COURS COMPLÉMENTAIRES

Chimie minérale	MM. BARRAL, agrégé
Propédeutique chirurgicale	BÉRARD, —
Propédeutique de gynécologie	CONDAMIN, —
Chirurgie infantile	NOVE-JOSSERAND, ag.
Accouchements	COMMANDEUR —
Matière médicale	MOREAU —
Embryologie	REGAUD, —
Anatomie topographique	PATEL —
Botanique	BRETIN —

AGRÉGÉS

MM.	MM.	MM.	MM.
SAMBUC	J. LEPINE	NOGIER	TAVERNIER
REGAUD	LESIEUR	LATARGET,	CADE
COMMANDEUR	Etienne MARTIN	BRETIN	MOURIQUAND
GAYET	LAROYENNE	LERICHE	ARLOING (F)
NEVEU-LEMAIRE	VORON	THÉVENOT	GUILLEMARD
PATEL			

M. BAYLE, Secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

MM. FLORENCE, *Président*; PIC, *Assesseur*;

MM. MOURIQUAND et FERNAND ARLOING, *Agrégés*.

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MES CHERS DISPARUS

A MON PÈRE

le Général REMY

Directeur de l'Artillerie au Ministère de la Guerre,
Officier de la Légion d'Honneur,

*Je dédie ce travail comme un hommage
de ma profonde affection.*

MEIS ET AMICIS

A mon Président de Thèse :

MONSIEUR LE PROFESSEUR FLORENCE

Professeur de Pharmacologie
à la Faculté de Médecine de Lyon,
Membre Correspondant de l'Académie de Médecine,
Chevalier de la Légion d'Honneur.

*Hommage de très profonde et respectueuse
gratitude.*

A MONSIEUR LE PROFESSEUR PIC

Professeur de Thérapeutique à la Faculté de Médecine de Lyon,
Médecin des Hôpitaux.

*Pour le grand honneur qu'il nous fit
de s'intéresser à notre travail.*

AU DOCTEUR M. PIÉRY

Ancien Chef de Clinique à la Faculté de Médecine de Lyon

*Nous lui devons le sujet de cette thèse.
Très souvent il nous aida de ses con-
seils. Nous nous rappellerons toujours
le Maître aimable et bienveillant qu'il
fut pour nous.*

A MON COUSIN

LE DOCTEUR J. D'HERBÉCOURT

Ancien Interne des Hôpitaux de Paris

Témoignage d'affectueuse reconnaissance.

A MONSIEUR LE MÉDECIN-MAJOR MARTIN

Major de l'Ecole du Service de Santé militaire
Chevalier de la Légion d'Honneur.

*Dont la sollicitude paternelle nous a permis
d'arriver sans encombre à la fin de nos
études. Qu'il veuille bien accepter ici
l'hommage de notre respectueuse gratitude
pour les soins dévoués qu'il nous a prodigés.*

A MES MAÎTRES CIVILS ET MILITAIRES

INTRODUCTION

Faire l'histoire de la phtisiothérapie, c'est remonter nécessairement aux origines du monde, car de tout temps la phtisie a existé et n'a pas été, malgré certains auteurs, le privilège des nations civilisées, « la plante des terrains maigres, ingrats ou corrompus et brûlés¹ ». Quoi qu'en ait dit Lauvergne, elle sévissait déjà « à l'âge divin... où l'humanité respirait à l'aise en son atmosphère pure ou embaumée d'émanations naturelles ». Nos pères nous ont laissé d'elle des peintures admirables, que personne dans la suite ne surpassera, et, pour ne citer que l'habitus² du phtisique, Hippocrate disait : « *Les phtisiques étaient glabres, avaient la peau blanche et marquée de taches de rousseur ; ils avaient le poil roux, des yeux d'un bleu d'azur, la chair molle et des ailes aux épaules.* » Landouzy dira : « *Peau blanche, fine, transparente, marbrée de veinules, souvent tachetée de macules ; système pileux soyeux, de coloration rousse ou rouge ; iris bleu ; chair*

¹ Lauvergne, la Phtisie tuberculeuse est-elle une maladie récente? (*Union médicale*, 1849.)

² A. Delpuech, De l'habitus du tuberculeux... selon Hippocrate (*Presse méd.*, 1899).

molle ; sueurs faciles parfois odorantes ; formes plutôt graciles et élégantes. » Après cela, est-il possible de nier l'existence de la maladie dans les temps antiques, et La Bruyère n'avait-il pas raison de dire : « Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent... L'on ne fait que glaner après les Anciens¹. »

Cependant, il est certain qu'à cette époque, où l'on n'ouvrait pas de cadavres, où l'anatomie pathologique n'existait donc pas, les Anciens sont confondus la maladie pulmonaire, avec beaucoup d'autres affections qui, comme elle, se terminaient par une consommation lente de l'organisme, et les différentes appellations qu'ils lui ont données, *φθισις*, *φθελ* des Grecs, *tabes* des Latins, se sont parfois appliquées à des états d'émaciation, causés par une tout autre maladie que la phtisie, une pleurésie ou une péripneumonie, par exemple... Néanmoins, à partir d'Hippocrate, on peut considérer l'affection comme complètement individualisée, consistant en une *ulcération du poulmon, qui s'accompagnait de toux, d'expectoration purulente, de crachements de sang, de fièvre et d'amaigrissement progressif.*

Voilà la maladie. Mais, question beaucoup plus intéressante, comment l'ont-ils soignée ? Car, n'est-il pas utile, sinon curieux, de rechercher les moyens qu'ont employés nos pères, pour triompher du mal qui fait tant de ravages à notre époque, de comparer la phtisiothérapie moderne à la phtisiothérapie

¹ La Bruyère, *Œuvres complètes*, édit. Chassang, p. 8, Paris 1876.

ancienne? Du moins, nous l'avons cru, et malgré les difficultés, parfois considérables, que nous avons rencontrées, comme la traduction fastidieuse et peu commode de vieux livres, nous avons essayé de présenter au lecteur une étude sur le traitement de la phtisie pulmonaire dans l'antiquité, laissant le soin de continuer cet ouvrage, jusqu'au XIX^e siècle, à nos deux chers camarades, le Dr Roshem¹, dont nous n'oublierons jamais les services rendus, ne fût-ce que celui de nous avoir pris comme collaborateur, et le Dr Sarrazin², dont les connaissances en latin nous furent parfois précieuses.

Nous assisterons à la lente évolution de la maladie ; nous la verrons, pauvre esquisse pathologique, sortir de la légende, où elle était considérée comme un signe de la colère céleste et traitée par des prières, des incantations, quelques plantes. Peu à peu, sa symptomatologie se précisera, jusqu'au jour où Arétée, ce peintre par excellence des maladies, l'immortalisera dans un tableau à jamais célèbre... Déjà, pendant notre période, nous entendrons parler de la transmission héréditaire, de la contagion, de la difficulté du traitement de la phtisie, qui ne pourra être mené à bien que si l'affection a été prise à ses débuts. Et parmi les médications que les Anciens lui opposeront, le lecteur sera certainement surpris d'en trouver qu'il croyait absolument modernes : la cure d'air, la cure

¹ Roshem, *la Phtisiothérapie au XIX^e siècle, de la Saignée aux Sanatoriums* (thèse de Lyon, 1910.)

² Sarrazin, *la Phtisiothérapie en Occident pendant le Moyen Age et les Temps Modernes* (thèse de Lyon, 1910.)

de repos ; l'alimentation riche en glycérophosphates ; des substances comme l'arsenic, le soufre, la chaux, le tannin... si employées de nos jours. Il n'y a pas jusqu'aux injections intratrachéales que nos pères ne connaîtront. En sommes-nous déjà à conclure que, pour la phtisie, comme pour tant d'autres maladies, il n'y a rien de nouveau sous le soleil ?

Le plan de ce travail sera le suivant :

PREMIÈRE PARTIE. — *Etude des auteurs suivant l'ordre chronologique.*

- a) La phtisiothérapie chez les Orientaux, Hindous, Egyptiens, Hébreux, Persans, Chinois ;
- b) La phtisiothérapie chez les Grecs à Athènes, à Alexandrie, à Rome, à Byzance ;
- c) La phtisiothérapie chez les Arabes¹.

DEUXIÈME PARTIE. — *Revue des agents thérapeutiques et des médications antiphtisiques pendant cette période.*

CONCLUSIONS.

¹ Nous l'avons rattachée à notre période, car elle est l'écho de la médecine grecque.

LA PHTISIOTHÉRAPIE DANS L'ANTIQUITÉ

ORIENTAUX. — GRECS. — ARABES

PREMIÈRE PARTIE

ESSAI D'HISTOIRE CHRONOLOGIQUE

CHAPITRE PREMIER

HISTOIRE DE LA PHTISIOTHÉRAPIE CHEZ LES ORIENTAUX

§ 1. Les Hindous.

Environ quatre mille ans avant notre ère, existait, dans les plaines du Gange, un peuple de pasteurs, issu des plateaux du Pamir, les Aryas. Déjà à cette époque lointaine, où l'air était pourtant absolument pur, non contaminé par les germes morbides, la phtisie faisait des ravages, s'il faut en croire ces hymnes religieux, les plus anciens monuments de la littérature hindoue, les *Védas*¹.

¹ Pour plus de renseignements, voir l'intéressant ouvrage du Dr Cordier, *Etude sur la médecine hindoue (temps védiques et héroïques)*, thèse de Bordeaux, 1894.

Dans le *Rigvéda*¹, ou livre des Hymnes, nous voyons le malade adresser d'humbles supplications aux dieux guérisseurs, car la maladie était pour lui un signe de la colère céleste. C'est ainsi que les deux Açvins, fils de Sûrya (le Soleil) et de Saran'yn (eau, nuages, vents), étaient invoqués pour toutes les affections :

Trois fois, Açvins, donnez-nous les remèdes célestes, trois fois les terrestres, trois fois aussi (ceux qui viennent) des eaux ; donnez à mon fils faveur, bonheur et prospérité².

Étaient aussi suppliés contre la phtisie, Indra, le roi des dieux ; Agni, le feu céleste ; Sôma, la liqueur de vie ; Rudra, « le plus médecin des médecins »...

Les propriétés des plantes furent beaucoup chantées, car les Aryas voyaient en elles le remède que les dieux avaient mis à leur disposition pour combattre les maladies :

O plantes, filles des temps reculés, plus vieilles de trois âges que les dieux mêmes, je veux chanter votre verdure de cent sept manières différentes. Oui, vous comptez cent espèces, et votre port est mille fois varié ; que la puissance dont vous êtes douées, me guérisse ce malade ! Venez joyeusement à son secours, avec vos fleurs, avec vos fruits. Semblable à la cavale qui arrive au but, que la plante nous conduise au succès... L'herbe aqueuse, l'herbe laiteuse, l'herbe nourrissante, les voici toutes rassemblées pour guérir son affection... Sur votre route, de membre en membre, de jointure en jointure, vous chassez devant vous

¹ A. Langlois, *Rig-Véda*, trad. du sanscrit, 1871.

² Liétard, *la Doctrine humorale des Hindous et le Rig-Véda*, p. 17, Janus, 1898.

la maladie de langueur, ainsi que le ferait la parole sévère d'un justicier. Et toi, maladie, envole-toi comme les pies, comme les geais, va-t-en sur les ailes du vent ; fuis bien loin avec la tempête¹ !...

Si nous passons à l'*Atharvavéda*, ou livre des Incantations, nous ne trouvons plus de prières, mais des hymnes conjuratoires, des exorcismes stupides :

Je te sauve et te fais vivre par ce breuvage, disait le prêtre magicien à son malade, en lui tendant une potion, te délivrant de la maladie inconnue qui te dévore, de la phtisie qui te consume. Quand l'accès de fièvre viendra te prendre et te saisir, qu'Indra et Agni te préservent et t'en défendent !

Les amulettes jouissaient d'une grande vogue, et le malade, qui voulait se débarrasser d'une toux opiniâtre, n'avait qu'à suspendre à son cou « une amulette de pierre ou de métal, en forme de broche ou de javelot, rappel de l'arme de Rudra² ».

La thérapeutique, aux temps védiques, était donc très simple. Le phtisique avait recours aux dieux, aux plantes, parmi lesquelles nous signalerons l'herbe kus't'ha (*Costus spiciosus*), aux incantations...

La période épique, qui fait suite, ne nous donne que peu de renseignements sur la phtisie. Dans les *Lois de Manou*³, elle est considérée comme incurable, et infligée comme châtiment au meurtrier d'un brahmane.

¹ Voir le *Bhisagatharvan* ou chant du médecin, *Rig-Véda* (VIII, V, 3), cité par Cordier, *loc. cit.*

² V. Henry, *la Magie dans l'Inde antique*, Paris, 1904.

³ Loiseleur-Deslonchamps, *Lois de Manou*, Paris, 1833.

Il en est de même dans le *Mahâbhârata*, où nous lisons : « Au milieu de l'amour, Vyas'itâçva fut pris d'une consommation pulmonaire ; au bout d'un temps qui ne fut pas long, il descendit au tombeau. »

En fait de thérapeutique, toujours les sortilèges ; quelques simples comme le *Convolvulus turbith* l'*Andersonia rohitaka*, l'*Eugenia acutangula* ; le lait en breuvage, le beurre fondu, l'air des forêts où « l'on ne voyait aucun homme malade, ou maigre, ou faible ».

Arrivons maintenant à une époque où la médecine hindoue devient une véritable science, époque assez difficile à déterminer, où vécut Suçruta, l'auteur de l'*Ayurvêda*¹, ou « science de la durée de la vie », que certains sanscritistes (Hessler, Willers, Lassen) placent vers le x^e siècle avant Jésus-Christ ; d'autres (Wise), entre le III^e et le IX^e, et d'autres enfin aux premiers siècles de notre ère.

Comment ce recueil, encore classique dans l'Inde moderne, a-t-il été composé ? C'est ce que nous dira la première page de l'*Ayurvêda* :

Pris de pitié pour les pauvres humains, touché à la fois par le spectacle des maladies de tout genre, qui accablent notre espèce et par l'ignorance des hommes pour ce qui concerne l'art de guérir, Dhanvantari (médecin des dieux), se décida un jour à descendre sur la terre pour pratiquer la médecine. Il s'établit d'abord à Bénarès, puis, à la façon des sages de l'Inde se choisit une retraite au fond des forêts ; c'est là que les Reshis (sages lettrés) résolurent de

¹ Nous avons puisé nos documents dans l'ouvrage du D^r Miqueu Rey, *Contribution à l'étude de la phtisie pulmonaire dans l'Ayurvêda de Suçruta* (thèse de Paris, 1905).

lui adresser une députation, chargée de lui demander de vouloir bien leur communiquer les préceptes de la science médicale. À la tête de la députation était Suçruta, fils du roi Vicramaditya. Dharmadatt consentit volontiers à ce qu'on demandait de lui : et c'est la relation de ses révélations qui constitue l'*Ayurvéda* de *Suçruta*.

Suçruta parle de la phthisie en plusieurs endroits, mais surtout dans son chapitre XII¹, qui lui est entièrement consacré. Désignée sous le nom de *rajyakshma* ou de *rosha*, de *kshaya*, elle tient à l'altération des trois humeurs : *câta*, l'air ; *pitta*, la bile, et *çleshman*, la pituite. Elle a comme principales causes : la faiblesse congénitale, les fatigues de toutes sortes, les chagrins, le jeûne, la lecture des livres sacrés, les blessures de la poitrine, la grossesse, l'abus du génésique. Il est très difficile de la guérir et, aux périodes avancées, mieux vaut l'abandonner que de « s'exposer à perdre sa réputation ». Toutefois, que le médecin qui aspire aux honneurs, entreprenne sa guérison, et cela par l'hygiène, le régime, les médicaments.

Et d'abord, des conseils moraux :

Que le malade atteint de consommation, évite le chagrin, la colère, la malédiction. Qu'il fréquente les médecins... Qu'il aille souvent avec les Brahmanes et qu'il entende des prières pures sorties de leur bouche.

Au point de vue hygiénique, Suçruta recommande les onctions à l'huile de sésame ou au beurre clarifié, les bains, les aspersions, à condition qu'il n'y ait pas

¹ *Suçruta's Ayurvédas*, par le Dr. Franciscus Hessler, t. III, p. 92, 1850.

de fièvre : « de même qu'un jeune arbre, dont la racine est arrosée avec de l'eau, se met à croître, de même les éléments du corps augmentent chez un homme qui reçoit des aspersions ». Il conseille également les promenades à pied, à cheval ou en voiture, qui « procurent de la vigueur, facilitent la digestion et engendrent un doux sommeil », enfin la cure d'altitude (« que le phtisique aille habiter les régions élevées »), et la cure des étables à chèvres.

Riche est l'alimentation que Suçruta prescrit au phtisique ; on y rencontre toutes les viandes de la création, surtout les céleripèdes et les oiseaux ; cheval, âne, mulet, chameau, antilope ; singes et autres animaux qui habitent parmi les feuilles ; animaux des cavernes, lion, tigre, panthère, ours, renard, hyène ; gibier ailé, vautour, aigle, faucon, corneille, perdrix, coq domestique et sylvestre ; enfin les ichneumons, les serpents, les lombrics, les rats, etc... Bien plus, précurseur de la zomothérapie, il recommande le *jus de viande*, mêlé ou non à des liqueurs spiritueuses.

Le nombre des légumes est considérable ; aussi n'en citerons-nous que quelques-uns : *Phaseolus mungo*, espèce de haricot ; l'*Hordeum hexastychum* ou orge à six arêtes ; le blé, le riz, une variété d'asperges, *Asparagus racemosus*, les aubergines, *Solanum melongena*... Signalons encore comme nourriture ordonnée à chaque instant, le lait cru ou cuit, seul ou mélangé à du sucre, du poivre long, du beurre clarifié et du miel ; les beurres huileux de vache, jument, brebis, chèvre, éléphant, antilope, ânesse, chamelle ; l'huile de sésame, le miel, le sucre blanc, les raisins...

Quant aux boissons, le vin rouge ou blanc, les liqueurs spiritueuses, l'alcool tiennent une grande place dans le traitement. « Les esprits distillés éloignent la consommation. »

Et remarquons la façon dont le médecin hindou prescrivait le régime : il commençait par préparer son malade, en augmentant son appétit, en nettoyant ses voies digestives à l'aide de vomitifs et de purgatifs. Puis, il lui donnait une nourriture légère, peu abondante, et ne faisait de la suralimentation que lorsque la digestion s'opérait bien.

Le mode de préparation des mets était aussi très important, et nombreux étaient les condiments avec lesquels ils étaient accommodés : sel, poivre noir, gingembre, stimulant la digestion, poivre long, moutarde, safran des Indes, cardamome...

Si nous voulions énumérer au complet la liste des médicaments proposés par Suçruta contre la phthisie, il nous faudrait plusieurs pages. Aussi l'abrégerons-nous beaucoup, nous contentant de signaler les suivants, tirés du monde végétal : contre la toux et favorables à la gorge, les fruits cuits du *Zizyphus jujuba*, les fleurs du *Justicia gauderussa*, et du *J. pectoralis*, de la famille des *Acanthacées*. — Contre les ulcères, le catarrhe, le *Pinus devadaru* prescrit « à cause de sa substance huileuse ». — Comme purgatifs : l'*Hedysarum gangeticum* et l'*H. lagopodioides*, espèce de sainfoin, le *Momordica monadelpha*, variété de concombre, le *Boerhavia diffusa alata*, le *Ricinus communis*, euphorbiacée si connue de nos jours, qui, uni à d'autres plantes et mélangé à du beurre de chèvre, « fait dispa-

raître l'induration des glandes mésentériques ». — Contre la diarrhée, le fruit du *Terminalia citrina*, le rhizome de la pivoine, plantes astringentes. — Enfin, comme fébrifuges : l'ail, les fleurs du *Bignonia suaveolens*, du *B. indica* et les graines du *Michelia champaca*...

Tel est en détail le traitement que Suçruta faisait suivre à ses phtisiques. On peut dire que le médecin hindou eut une seule préoccupation, celle de bien alimenter son malade, et que tous les moyens thérapeutiques mis en œuvre, hygiène, pharmacie, furent donnés dans ce but : la cure des montagnes, les promenades courtes, la vécation, l'équitation, pour exciter l'appétit, faciliter la digestion ; les plantes apéritives, laxatives, purgatives. Remarquons cette alimentation composée de farineux : haricot, orge, blé, riz ; d'hydrocarbonés : sucre et miel ; de corps gras : huile, beurre, lait ; de viandes légères provenant d'animaux à course rapide. Suçruta a rédigé en maître le régime du poitrinaire ; nul, parmi les Anciens, ne le surpassera.

Terminons cette histoire de la phtisie dans l'Inde par quelques prescriptions de médecine chevaline, tirées d'un très vieux livre sanscrit, l'*Açvavaidyaka* de Jayadattasouri suivi de l'*Açvacikittifa* de Nakoula¹, dont la traduction, faite par le Dr L. Ballin est encore inédite. C'est le traitement du cheval qui tousse.

¹ Nous devons ces documents à l'obligeance de M. le professeur Florence.

Traitement de la toux provenant de la bile.

17. Dans la toux provenant de la bile, on prendra le suc de l'excrément de bœuf, et on fera un électuaire en le joignant au miel et au beurre clarifié.

18. On fera manger une nourriture au lait, préparée avec la farine d'orge et le lait de chèvre, avec la poudre de *Philanthus emblica* et de poivre long, le miel et le beurre clarifié.

19. Le lait de chèvre joint à la poudre de poivre long, avec le sucre candi joint au poivre long, à la *Glycyrrhiza glabra*, à la *Sida cordifolia* et au pigment jaune

20. Doivent être donnés en boisson pour apaiser la toux, produite par le vent. Ensuite, on fera manger dans la décoction de feuilles de *Trichosanthes dioicum*

21-22. Les fèves Mungo amères, jointes au poivre long, au beurre clarifié et au miel. On préparera la poudre de *Philanthus emblica*, jointe à la manne de bambou et à la poudre de poivre long, avec le beurre clarifié. On le donnera en électuaire au cheval, et on le lui fera manger en boulettes.

23. On donnera ainsi la poudre de fruits de *Gmelina arborea*. Avec le *Symflocas racemosa*, le santal, la *Glycyrrhiza glabra* et le *Padona kâshtha*, joints au beurre fondu, on fera un parfum dont la fumée sera présentée devant les narines, selon le cérémonial déterminé par les préceptes de la science.

§ 2. Les Egyptiens.

Nos efforts pour découvrir la maladie pulmonaire dans le royaume des Pharaons, sont restés vains. Les papyrus d'Ebers, de Brugsh, de Smith, ces vieux monuments de la science égyptienne, sont muets là-

dessus, ou du moins, « les maladies traitées sont aussi difficiles à déterminer que le nom et la nature des remèdes. Les affections des voies urinaires et des intestins... sont aisées à reconnaître et il en est de même des maladies de la tête et des yeux... Quand on vient aux maladies de l'estomac, de la poitrine et du cœur, on se heurte à des obstacles presque insurmontables¹ ».

Nous avons consulté les historiens anciens, Strabon, et surtout Hérodote, qui avait visité la Lybie, Thèbes, Héliopolis, et en aucun endroit, nous n'avons trouvé la phtisie mentionnée. Bien plus, nous verrons plus tard que l'Égypte sera un lieu de rendez-vous des phtisiques. Celse, Pline l'Ancien, Pline le Jeune y enverront leurs malades, ainsi que Galien qui rapporte cependant quelques cas de phtisie, observés à Alexandrie, mais seulement chez les étrangers venus d'Europe. Prosper Alpin², dans sa *Médecine des Égyptiens*, indique le traitement qu'on leur prescrivait : des cautérisations faites avec du coton enflammé, des ventouses scarifiées. Ajoutez à cela l'huile de raifort³ (?) à l'intérieur. C'est toute la thérapeutique que nous connaissons ; et pourtant il est fort probable que plus d'une recette proposée par Pline, Dioscoride, Galien, contre la phtisie, était d'origine égyptienne, puisée dans ce vieux livre, rédigé par les prêtres et contenant

¹ Maspero, le Papyrus Ebers et la médecine égyptienne (*Bibliothèque égyptologique*, t. VII, p. 287-304, 1898.)

² Prosper Alpin, *De Medicina Aegyptiorum*, libri IV, Parisiis, 1645.

³ Schnepf, *Du Climat de l'Égypte*, Firmin-Didot, 1862.

les règles de la science médicale : *Embre; scientia causalitatis*.

§ 3. Les Hébreux.

« Dans les pages de la *Bible* et en particulier dans le *Lévitique*, toutes empreintes de police médicale et sacramentelle, vous poursuivrez en vain un groupe de symptômes, une esquisse pathologique d'un individu dans la fleur de l'âge, que vous direz atteint de tuberculose pulmonaire. La phtisie, ce typhon de l'âge moderne, passe inaperçue dans l'ancienne Judée¹... » Il nous est donc impossible de parler du traitement d'une maladie ignorée. Quant aux rédacteurs du *Talmud*, ils n'auront sur la phtisie de l'homme d'autres idées que celles de Galien : ils la considéreront comme due à une ulcération du poumon et la traiteront comme lui. Mais ici se pose une question intéressante : les Juifs ont-ils connu la phtisie du bœuf, ont-ils saisi les rapports qui existaient entre les affections humaine et bovine, ainsi que l'ont prétendu nombre d'auteurs, montrant que les Hébreux avaient été les premiers à proscrire de l'alimentation la viande des animaux tuberculeux ? C'est à discuter. Certainement ils ont décrit les nodules de la pommelière, les adhérences des poumons aux côtes, les ulcérations creusées dans le viscère. Mais ils ont attaché peu d'importance à ces nodules, n'ont pas vu les liens qui les rattachaient à la phtisie, considérant comme *kascher* (permise) la chair des bêtes

¹ Lauvergne, ouvrage cité.

qui offraient ces lésions. Par contre, ils ont déclaré *terepha* (défendue) celle des animaux aux poumons adhérents ou ulcérés. « Si les commentateurs talmudistes avaient eu la notion que les nodules de la pommelière du bétail pouvaient être la cause de la phtisie chez l'homme, ils auraient évidemment pros crit de l'alimentation la viande des animaux porteurs de ces tumeurs¹. » En prohibant les animaux dont le poumon était ulcéré, ils ne faisaient qu'observer cette règle générale : c'est que toute maladie, qui est incompatible avec la vie de l'animal, le rend *terepha*². Or, si les ulcères du poumon étaient mortels pour la bête, les nodules ne l'étaient pas. Ce n'est donc pas l'idée de contagion qui a guidé les Juifs dans ces prescriptions, et Guéneau de Mussy exagérait en disant : « ... Quelle extraordinaire prescience ! La contagion de la tuberculose n'est démontrée que depuis peu d'années ; la transmissibilité de la maladie par l'alimentation n'est pas acceptée par tous... et la loi israélite, devançant la science moderne de plusieurs milliers d'années avait inscrit dans ses préceptes ces lois préventives de la tuberculose³. »

¹ Paul Garnault, la Tuberculose chez les anciens (*Revue internationale de la tuberculose*, 1901).

² Rabbino wicz, *Législation civile du Talmud*, t. V, Paris, 1879.

³ Guéneau de Mussy, Etude sur l'hygiène de Moïse et des anciens Israélites (*Union méd.*, 1885, 3^e série, XXXIX.) Nous n'avons pu consulter Rabbino wicz, *la Médecine du Talmud*, Paris, 1880.

§ 4. Les Persans.

Il faut rechercher les premières traces de médecine persane dans le *Zend-Avesta*¹, livre sacré des Parsis ou adorateurs du feu, composé par Zoroastre. Les maladies, qu'il est impossible de reconnaître, étaient causées par les dévas ou démons, et traitées par le cou-teau, *kareta* ; les plantes, *urvara* ; les eaux :

Venez, nuages, venez ! Du haut du ciel, descendez sur la terre, par mille gouttes de pluie, par dix mille gouttes pour faire évanouir la maladie (21 fargard).

Enfin, si ces moyens échouaient, on avait recours aux formules sacrées, *máthra*.

Les Persans ne connaîtront pas d'autre médecine, avant la fondation de l'école de Djondisabour par les Juifs et les Nestoriens, chassés de Byzance. C'est alors qu'ils liront les écrits grecs, hindous, y recherchant avant tout le traitement des maladies. Deux grands maîtres de la médecine arabe, Rhazès et Avicenne, seront d'origine persane. Vers 968-977, paraîtra un livre fameux, le *Liber fundamentorum pharmacologie*, d'Abou Mansour Mouwaffak, que nous avons parcouru dans la traduction allemande qui en a été faite par Abdul-Chalig Achundow². Nous y rencontrons très peu le mot de phtisie, dans laquelle Mouwaffak conseille le lait d'ânesse, la poudre d'écrevisse, la terre

¹ J. Darmesteter, le *Zend-Avesta* (*Annales du musée Guimet*, t. XXII).

² Voir Kobert, *Historische Studien*, Halle 1893, t. III,

d'Arménie, une plante l'*Asclepias gigantea*. Par contre, à chaque instant, nous voyons prescrits contre la toux et le crachement de pus, la violette, la figue, la datte, la rose, la mauve, le pavot, la jujube, la réglisse, la pomme de pin, les raisins, la manne, le styrax, l'huile de sésame, d'amandes douces, de nénuphar, de lentisque... ; contre l'hémoptysie, le chêne, la fleur de grenadier, le mimosa, l'acacia, la résine de genièvre, la pierre hématite, la terre de Samos, l'ambre, la pré-sure...

Dans la suite, plusieurs auteurs s'inspireront de cet ouvrage pour rédiger leur traité de matière médicale ; ainsi feront Mir Mohammed Zeman¹ en 1669 et Najm Ad-Dyn Mahmoud² au VII^e siècle de l'hégire, qui nous ont laissé quantité de remèdes efficaces dans la phtisie ; en plus des médicaments précités, signalons les graines de coton, les concrétions de bambou, le corail, le spode, le soufre, l'orpiment, le poumon de renard, les araignées, donnés sous forme de sirop, looch ou trochisque.

En l'année 1673, un Français, le chevalier Chardin³, visitant la Perse, étudiera l'état des sciences persanes, notamment celui de la médecine.

Ils suivent, nous dit-il, religieusement Galien... ; les autres grands maîtres des Persans sont Hermes Trismègiste, qu'ils appellent Ormous ; Avicenne ou Abou-sina, ce grand

¹ Ouvrage reproduit sous le nom de *Pharmacopée persique*, par le moine J. de la Brosse, Paris, 1681.

² Cet ouvrage, *le Livre de l'Art du Traitement* (4-5^e partie), a été traduit par Guigues (thèse Beyrouth, 1902).

³ Chardin, *Voyage en Perse et autres lieux de l'Orient*, 10 vol., t. V, Amsterdam, 1711.

et célèbre philosophe et médecin, le plus célèbre de l'Asie ; peu Averroës.

Les maladies de la poitrine sont rares. Auraient-elles même été fréquentes, qu'elles seraient passées inaperçues, « les médecins jugeant des maladies en tâtant le pouls ou seulement en observant les urines ; car ils apprennent tous à traiter les maladies sans les voir, à cause du sexe féminin, les Persans ne laissant jamais voir leurs femmes, pour quelque cause et quelque occasion que ce soit. » Ils emploient les médicaments que nous avons énumérés plus haut, font usage de la saignée, des ventouses, des cautérisations, et toujours ils prescrivent un régime :

... Il ne faut pas changer de linge, ni d'habits, tant que dure la maladie, ne pas manger de pain ; on nourrit le malade de riz, cuit à l'eau, et, quand le mal diminue, on y met du lait d'amande, et puis, avec le temps, on leur donne de petits poulets cuits au riz avec des herbes, y mêlant du poivre entier et de la cannelle en quantité, qu'on laisse sucer, mais non pas avaler.

Et le malade s'en va, après avoir reçu la bénédiction du médecin, accompagnée de ces mots : c'est Dieu qui donne la santé.

§ 5. Les Chinois.

Pour trouver des documents relatifs à la phtisie dans la Chine ancienne, pas n'est besoin de remonter aux temps fabuleux où l'empereur Chin Nong (3216 av. J.-C.) était le père de la médecine, où l'empereur Hoang Ti (2637 av. J.-C.) composa sa fameuse encyclopédie, le *Nuêi King*. Interrogeons seulement le

médecin chinois actuel et il nous « servira » la science de ses pères, telle qu'elle existait il y a 5.000 ans, sans rien y avoir ajouté. Car la Chine est un des rares pays où l'art de la médecine, autrefois très cultivé, ainsi que le prouve la quantité de vieux livres, renfermés à la Bibliothèque Impériale de Pékin, est tombé en pleine décadence. La thérapeutique moderne est la même que celle de jadis ; « elle n'a pas plus varié que le costume ou la coupe des cheveux » (Matignon).

La phtisie est désignée sous le nom de *láo-ping*. Elle frappe les poumons, se caractérise par l'amaigrissement, la toux, des crachements de pus et de sang. Sa nature est inconnue et sa contagion¹ non mentionnée. Sa guérison est jugée difficile et le pronostic est basé sur l'état du pouls, perçu à l'extrémité supérieure du bras : s'il est superficiel et saccadé, la phtisie n'est pas sans remède ; au contraire, s'il est fort et dur, elle est incurable, et le malade est abandonné, car « le médecin peut dompter la maladie, mais non pas le destin ».

Quant à la thérapeutique chinoise antiphtisique²,

¹ Les Annamites ont très peur de la phtisie au moment de la mort d'un malade : « en vue de préserver du terrible mal toutes les personnes qui ont vécu au contact du poitrinaire, l'on attache un coq sur le lit de mort, afin que le principe de la maladie soit légué à cet animal » (Dr Gaide, Note sur la tuberculose au Tonkin (*Annales d'Hygiène et de Médecine coloniales*, t. VIII, 1905).

² Nous avons consulté les ouvrages suivants : Abbé Grosier, *Description générale de la Chine*, 2 vol., Paris, 1787 ; Regnault, *Médecine chez les Chinois et les Annamites* ; Soubeyran et Dabry, *Matière médicale chez les Chinois*, Paris, 1784 ; Hurrier, *Matière médicale et pharmaceutique sino-annamite* (thèse pharmacie, Paris, 1907).

c'est une collection de remèdes bizarres, quelques-uns sensés, certains tenant de la magie, et la plupart répugnants. Voici d'ailleurs une longue liste de préparations très vantées, puisées dans la matière médicale sino-annamite :

Le Ngo-kiao, ou colle de peau d'âne noir : on coupe la peau de l'animal en petits morceaux, qu'on fait bouillir dans de l'eau, retirée d'un puits spécial de Pékin, et on y ajoute des simples. Cette décoction « dissout les phlegmes, facilite le jeu et l'élasticité du poumon ». Malheureusement, la peau d'âne est souvent remplacée par la peau de mule, de cheval, de chameau et quelquefois par de vieilles bottes. — Les testicules de chien, « obtenus en castrant la bête au soixantième mois lunaire et séchés pendant cent jours ». — Les poumons de porc, la chair de corbeau, de perdrix, de gecko ; « pour savoir si la substance est bonne, on en mâche un peu, puis on court pendant une heure ; si on ne vomit pas, la drogue est bonne ». — Les Ou-pœy-tsé, « nids que certains insectes ou vermisseeux construisent sur les feuilles et les branches de l'arbre nommé Yen-fou-tsé, » et paraît-il, très astringents. — Les os fossiles en breuvage.

Dans le règne végétal mentionnons ; l'infusion de feuille du mûrier.

Un champignon, le *Sphæria sinensis*, pris de la façon suivante : « On en place 5 grammes environ dans le corps d'un canard, qu'on fait cuire dans son jus à petit feu, et dans la chair duquel passe toute sa vertu » ; — le *Citrus madurensis*, dont l'écorce verte ou sèche est employée ; — les feuilles du *Tussilago japonica* en cigarettes ; — le fameux *Panax Ginseng*, dont la racine ressemble à un être humain.

Ajoutez à cela les moxas, à la région lombaire et

sur les côtés de l'épine, faits avec une laine végétale, recueillie sur les feuilles de l'armoise... et quantité de pratiques superstitieuses, consistant « en l'application sur les tempes de petits ronds de papier de différentes couleurs, protégeant du « fong », cause de la maladie ; en incantations, prononcées par le bonze, si le malade est fortuné ¹ ».

La thérapeutique symptomatique est très riche. Signalons, prescrits contre la toux et empruntés au règne végétal : le Kîn choei, ou tisane faite avec :

Extrait hydro-alcoolique de rehmania . . .	20 gr.
Racine d' <i>Arum trilobatum</i> préparée . . .	} ââ 8 gr.
R. d'Ache.	
<i>Pachyma cocos</i>	
Réglisse torréfiée	} ââ 4 gr.
Ecorce de mandarine préparée	
Racine de buplèvre	

Le gingembre, la cannelle, les feuilles de thuya oriental, le suc de jeunes bambous, les graines de cardamome du Siam, les violettes, le lis du Japon, les jujubes, le tus-silage, l'opium, les graines de *Tribulus campestris*, la tige de clématite, etc.

Empruntés au règne animal et minéral :

L'écaille de tortue brûlée, le lézard desséché, la bave de crapaud, la gelée de corne de cerf, l'os de tigre, « la terre d'un vieux torchis exposé pendant longtemps au soleil levant ».

Comme expectorant, le médecin chinois a surtout

¹ A.-F. Legendre, la Tuberculose en Chine (*Presse médicale*, 7 juin 1905).

recours à la *réglisse ammoniacale*, ou extrait d'excréments humains, ainsi préparée :

On bourre un bambou de réglisse finement pulvérisée, on le bouche à la cire, on le dépose pendant tout l'automne dans des fosses d'aisance, fréquentées exclusivement par des hommes; ce bambou est ensuite retiré, nettoyé avec soin, gratté même extérieurement, pour enlever toute trace de matière fécale, puis conservé dans un endroit frais jusqu'au moment où le contenu doit être mis en vente¹.

Les crachements de sang sont combattus par :

Le sang d'un vieux cerf pris au piège et bu chaud (« poursuivi par les chiens, il ne vaudrait rien »); — la gelée de peau de buffle; — les cendres de cheveux (« s'ils n'étaient pas bien brûlés, ils donneraient naissance à un ver qui dévorerait les intestins »); — l'urine de femme et d'enfant; — les crottins de cheval; — l'os de dragon fossilisé; — les feuilles d'*Urtica nivea*, le cachou, le sang-dragon, les feuilles rouges du *Punica granatum* en insufflation dans les narines et la tisane célèbre, composée de :

Extrait hydro-alcoolique de rehmania . . .	12 gr.
Gentiane croisetite de Kouang-sei . . .	8 gr.
Racine de dioscorée	6 gr.
Racine d' <i>Ophiapogon spicatus</i>	} à à 4 gr.
<i>Pachyma cocos</i>	
Racine d' <i>Atractylis ovata</i>	
Graines d'achyranthe du Japon.	
Racine d'aconit préparée	1 gr. 60
Graines de schizandra (<i>Kadsura sinensis</i>). . .	10 graines

Certes, voilà un amas de recettes bien étranges, bien disparates, et qui, au premier abord, nous font frémir :

¹ Regnault, *loc. cit.*

les cendres de cheveux, les os fossiles, la corne de cerf, les testicules de chien, etc. Et pourtant, en y réfléchissant bien, ces préparations n'ont rien d'extraordinaire. C'est une façon de donner de l'arsenic, des phosphates, des sels de Ca. La colle de peau d'âne, qu'est-ce? sinon de la gélatine. La bave de crapaud n'est autre chose que de la mucine, et l'opothérapie pulmonaire est encore employée actuellement. D'ailleurs, nous trouvons dans le *Codex* des formules aussi repoussantes, témoin ce bouillon pectoral, fait d'escargots, de cœur de mouton, de mou de veau et de lichen d'Islande.

Plusieurs des plantes mentionnées sont employées de nos jours comme toniques, calmants, astringents; quant à celles dont nous ne comprenons pas les effets, leur présence nous est expliquée par la *Doctrine des signatures* que nous rencontrons à chaque pas dans la pharmacopée chinoise; selon cette théorie, la Providence aurait marqué les remèdes de certains signes permettant à l'homme de reconnaître facilement leur utilité. C'est ainsi que les plantes à feuilles ou fleurs rouges seraient bonnes pour les hémorragies, etc.

En somme, soyons modestes. Ne méprisons pas la médecine chinoise, car « souvenons-nous, comme l'a dit Gübler, qu'on a cru à la pulmonaire pour guérir la phtisie, au grémil pour chasser les graviers, et à la carotte pour dissiper la jaunisse¹ ».

¹ Soubeyran et Dabry, *Matière médicale chez les Chinois*, Paris, 1874 (voir en tête le Rapport lu à l'Académie de médecine, de Gübler, 19 novembre 1872).

CHAPITRE II

HISTOIRE DE LA PHTISIOTHÉRAPIE CHEZ LES GRECS

§ 1. La phtisie pulmonaire à Athènes.

« On croyait Hippocrate créateur de la science médicale ; on oubliait un principe fécond de la philosophie de l'histoire ; c'est que rien dans les sciences, pas plus que dans le reste, n'est un fruit spontané qui germe sans préparation et mûrisse sans secours¹ ». La médecine existait en Grèce depuis longtemps, très empirique, c'est vrai ; perdue à ses débuts dans la mythologie, puis peu à peu accaparée par les prêtres, les serviteurs des dieux.

N'étaient-ce pas les dieux qui avaient créé les maladies ? N'étaient-ce pas eux aussi qui possédaient le secret de leur guérison ? Des temples², les *ασκληπεια*, ne tardèrent pas à être élevés à Apollon, le dieu du Soleil et de la Médecine, à Asclépios ou Esculape, son fils, élève du centaure Chiron, dit la légende... Ana-

¹ Littré, *Œuvres complètes d'Hippocrate*, t. I, p. 232, Paris, 1839.

² Voir Daufresne, *Epidaure. Les prêtres. Les guérisons* (thèse de Paris, 1909) ; Gauthier, *Recherches historiques sur l'exercice de la médecine dans les temples*, 1844.

logues à nos sanatoriums, ils étaient situés dans des endroits très salubres : la plupart du temps sur une colline verdoyante, au bord de la mer, à l'ombre de bois sacrés, aux senteurs de pins et d'oliviers, et toujours ils étaient environnés de sources limpides à eau minérale. Les pèlerins se rendaient en grand nombre à Cos, Titane, Cnide et surtout à Epidaure, et ne pénétraient dans le temple qu'après des jours de jeûne, de purifications. « Leur imagination ainsi exaltée par ces pratiques », ils y passaient la nuit, s'y endormaient, voyaient en songe le dieu, accompagné des déesses Hygie et Panacée, qui leur prescrivait tel ou tel remède. Ou encore c'était l'asclépiade qui interprétait le songe. Une scène très amusante du *Plutus* d'Aristophane nous montre le prêtre, déguisé en dieu, posant des emplâtres sur les plaies des malades, après avoir rafflé toutes les offrandes données à Asclépios par les pèlerins. Le jour venu, les malades sortaient du temple, guéris, chantant les louanges du dieu et lui offrant en signe de reconnaissance des ex-voto.

Déjà, à cette époque (1143-380 av. J.-C.), les phtisiques venaient supplier la divinité de leur rendre la santé. Voici l'observation d'un de ces malheureux, trouvée sur une tablette votive découverte dans l'île du Tibre¹ :

Julien paraissait perdu sans ressources à la suite d'un crachement de sang. Le dieu lui ordonna de prendre sur l'autel des graines de pomme de pin, de les mêler avec du miel et de manger pendant trois jours cette préparation. Il fut sauvé et vint remercier le dieu devant tout le peuple.

¹ Gruter, *De incrementis artis medicæ*, Lipsiæ, 1749.

D'après Suidas¹, Esculape ordonna à un philosophe syrien, juif, appelé Domninus, qui crachait le sang, de manger de la chair de porc. « Ce dernier ne cessa pas, nonobstant les lois de sa nation, de manger du porc et il s'en trouva si bien qu'il en mangea depuis, tant qu'il vécut. Il arrivait même que lorsqu'il s'en abstenait un jour entier, il se trouvait plus mal » (Leclerc, *Histoire de la médecine*). — Elie² rapporte également une ordonnance d'Esculape relative à deux phtisiques :

Un nommé Chrysermos, crachant le sang et étant phtisique, but du sang de taureau sur l'ordonnance du dieu et fut guéri.

Bathylès, Crétois, fut aussi guéri de la même maladie en mangeant de la chair d'âne, par ordre du dieu.

Enfin, parmi les inscriptions mentionnées sur les deux stèles trouvées par Cawadias³ en 1883 dans le temple d'Esculape à Epidaure⁴, nous remarquons celle-ci, bien endommagée et presque incompréhensible :

Thersandre d'Haliké, phtisique : Cet homme s'endormit et eut un songe... Il parut bon à la ville d'envoyer consulter l'oracle de Delphes... le dieu rendit l'oracle... l'enceinte sacrée d'Esculape... Elle (?) construisit un temple à Escu-

¹ D. Leclerc, *Histoire de la médecine*, Amsterdam, 1702.

² Elie, *De natura animalium*, lib. XI, cap. XXXV.

³ S. Reinach, La seconde stèle des guérisons miraculeuses d'Epidaure (*Revue archéologique*, 1885).

⁴ Daufresne, *Epidaure. Les prêtres. Les guérisons* (thèse de Paris, 1909).

lape. Elle (?) accomplit ce qui était ordonné. (Probablement deux observations.)

Mais la médecine, de religieuse qu'elle était, ne tarda pas à devenir laïque. Elle sortit des temples, et au ^{vi}^e siècle avant notre ère, nous la trouvons entre les mains des philosophes ioniens : Anaximandre de Milet, Pythagore de Samos, Empédocle d'Agrigente... (620-504 av. J.-C.), qui substituèrent le raisonnement à l'empirisme : on peut les regarder comme les promoteurs de ces doctrines, qui deviendront célèbres avec Hippocrate et Asclépiade de Bithynie, l'humorisme et le solidisme. Mais chez eux peu de pratique et aucune relation de la phtisie.

Cependant des Ecoles de médecine se fondaient à Crotone, à Rhodes, à Cyrène, à Cnide et à Cos.

Cnide, la rivale de Cos ! dont le chef le plus fameux fut Euryphon, auteur des *Sentences cnidiennes* et très probablement d'un grand nombre d'ouvrages, dont certains sont contenus dans la Collection hippocratique : *la Diète salubre, les Affections internes, le Deuxième Livre des maladies*. Il prescrivait le lait aux phtisiques, recommandant aux malades de téter l'ânesse ou la femme. Il faisait aussi usage des cautères, « en couvrait en quelque sorte le corps de ses malades et ne comptait sur les avantages de ces suppurations qu'autant qu'elles étaient considérables et multipliées ¹ ».

Signalons encore comme traitement véritablement cnidien *l'infusion dans le poumon*.

¹ Baumès, *Traité de la phtisie pulmonaire*, Paris, an III.

² Galien, *De la meilleure Secte*, § 10, rapporté par Littré.

Les médecins cnidiens, dit Galien², s'efforçaient de guérir ceux qui avaient du pus dans le poumon par un procédé semblable à celui qu'emploie la nature. Comme tout ce qui est dans le poumon est expulsé par la toux, ils tiraient la langue du patient et infusaient dans la trachée, artère quelque liquide qui provoquait une forte toux, afin que le pus fut évacué par l'imitation du symptôme.

Les hippocratiques emploieront aussi ce moyen de guérison, mais dans un autre but, afin d'agir directement sur le poumon, espérant hâter par là la maturation de l'ulcère. Ils infusaient du vin coupé, saupoudré de plantes, ou un mélange de grenades âcres, de cyclamen, de lait de chèvre... Heureusement que toutes ces substances passaient par l'œsophage, sans quoi le malade eût étouffé. Vous voyez, toutefois, que l'injection intra-trachéale remonte à la plus haute antiquité.

Telle est la thérapeutique des Cnidiens à l'égard de la phtisie. Voyons maintenant celle de l'école rivale, celle de Cos, célèbre par son chef, Hippocrate⁴, « le père de la médecine scientifique », suivant Littré.

Μέγιστον δὲ καὶ χαλεπώτατον, καὶ πλείστοις ἔκτεινε τὸ φθινῶδες.

De toutes les maladies, la plus grande, la plus difficile et celle qui emporta le plus de monde, fut la phtisie (Hipp., *Epidémie*, liv. III, § 13).

Hippocrate ! la Collection hippocratique, devrions-nous dire. Car les critiques savantes de Littré, Daremberg et de bien d'autres encore, nous ont montré

⁴ Littré, *Œuvres complètes d'Hippocrate*, 10 vol. in-8, Paris, 1839-1861.

l'hétérogénéité de cet ouvrage, attribué autrefois en entier au génie de Cos. Il y a là les écrits du grand Hippocrate, de son fils Thessalus, de son gendre Polybe et de ses ennemis, les médecins de Cnide. Mais malgré tout, « la Collection n'est pourtant pas disparate, car tout est lié par une incontestable communauté d'époque, de théorie et de pratique » (Littre). Aussi ferons-nous abstraction des auteurs qui ont écrit l'ouvrage, étudiant la maladie qui nous occupe dans l'œuvre de Littre, dépourvue de sa célèbre préface.

Qu'est-ce donc que la phtisie pour Hippocrate ?

« *C'est la suite d'ulcères incurables du poumon et du dépérissement du corps, jointe à une petite fièvre*¹. »

Elle a comme causes, soit une hémoptysie : « au crachement de sang succède le crachement de pus », soit une toux prolongée, soit une autre affection, péri-pneumonie ou pleurésie, soit l'asthme, etc. . Mais le principal mécanisme de formation des ulcères est le suivant :

Quand la tête remplie de phlegme devient malade et que de la chaleur se développe, le phlegme se corrompt dans la tête, attendu qu'il ne peut être mû de manière à cheminer ; puis, quand il est épaissi et corrompu et que les veines sont remplies outre mesure, il se fait une fluxion sur le poumon ; le poumon, l'ayant reçu, s'affecte aussitôt, étant irrité par le phlegme qui est salé et putride. — Voici les accidents : il survient une fièvre sourde et du frisson ; il y a de la douleur à la poitrine et au dos ; parfois une toux aiguë accable le patient, qui rend une expectoration abondante, aqueuse et salée. Tels sont les accidents du début de la maladie ; mais, avec le temps, le corps maigrit, sauf les membres infé-

¹ Galien, 16^e Commentaire de l'Aphorisme VII,

rieurs qui enflent, ainsi que les pieds; les ongles se rétractent; les épaules deviennent minces et faibles; la gorge se remplit d'une espèce de duvet; elle siffle comme à travers un tuyau. La soif est vive durant toute la maladie et le malade éprouve une impuissance générale. Les choses étant ainsi, il succombe misérablement à la consommation au bout d'un an¹.

Autre part, Hippocrate nous dit : « Le phtisique tousse surtout le matin et dans le milieu de la nuit, mais il tousse aussi le reste du temps². »

Et puis il y a des prédisposés à cette maladie terrible. Qui ne connaît pas la phrase célèbre du grand maître : καὶ ἐκ φθινώδεος φθινώδης, d'un phtisique, naît un phtisique³ ?

Elle sévit surtout sur les hommes à corps glabres, aux yeux fauves, à la chair molle et boursouflée, aux omoplates saillantes, chez les hommes roux⁴. Elle survient principalement de dix-huit à trente-cinq ans⁵, redoutable en automne⁶, mauvaise aussi au printemps, quand les feuilles du figuier égalent en longueur les pattes de la corneille⁷.

En aucun endroit, il ne signale la contagion de la phtisie, et pourtant, c'était chose connue de son temps. Le rhéteur Isocrate⁸ en fait mention dans son *Discours*

¹ Hippocrate, *Des Affections internes*, p. 189.

² Hippocrate, *Des Maladies*, liv. II, p. 73.

³ Hippocrate, *De la Maladie sacrée*, p. 365.

⁴ Hippocrate, *Epidémie*, liv. III, § 14.

⁵ Hippocrate, *Aphorisme*, sect. V, § 9.

⁶ Hippocrate, *Aphorisme*, sect. III, § 10.

⁷ Hippocrate, *Epidémie*, liv. VI, § 9.

⁸ Isocrate, *Discours Eginétique*, p. 403, trad. du duc de Clermont-Tonnerre, Paris, 1862.

*Égénétiq*ue, dont voici le sujet : Thrasylochus, phtisique, fait son testament en faveur de son fils adoptif, qui le soigne avec dévouement. Le testament est contesté par une sœur naturelle du testataire. Alors plaider d'Isocrate, qui fait tenir à l'héritier de Thrasylochus les paroles suivantes :

... J'étais dans un tel état, que tous ceux de mes amis, qui venaient me visiter, me témoignaient leur crainte de me voir périr avec lui et m'engageaient à me garantir moi-même, en me disant que la plupart de ceux qui avaient soigné cette maladie en étaient devenus les victimes.

Cette digression faite, revenons à Hippocrate et voyons le traitement qu'il imposait à ses phtisiques.

Et d'abord cette phrase si juste, si souvent répétée dans les siècles à venir : « οὗτος ἤν ἐξ ἀρχῆς θεραπευθῇ, ὑγίης γινεται, le malade, s'il est traité dès l'abord, guérit¹ ».

... Mais il faut traiter avec le plus grand soin et restaurer. D'abord on fera boire l'ellébore, et, par le bas, on évacuera avec l'épithymum ou le péplium, ou le grain de cnide, ou le tithymalle. On prescrira ces évacuants quatre fois par an, deux fois par le haut, deux fois par le bas. On donnera aussi pour l'évacuation le lait cuit d'ânesse ou de vache ou de chèvre. Il boira le lait cru de vache, avec addition d'un tiers de mélicrat et en y mêlant de l'origan pendant quarante-cinq jours. On purgera auparavant la tête par l'application d'un errhin. Les aliments de céréales et les mets ne seront ni huileux, ni gras, ni trop âcres... Il usera des promenades en proportion des aliments, et aura soin de ne pas prendre froid. En hiver, il prendra son domicile près du feu. Il boira un vin astringent, noir, très

¹ Hippocrate, *Des Maladies*, liv. II, § 49.

vieux et très agréable, mais en petite quantité. S'il vous paraît convenable d'administrer une fumigation, avant de donner un évacuant, évacuez après fumigation... Le malade marchera, si la marche lui est utile; sinon il gardera le repos autant que possible. Le malade, ainsi traité, supportera le plus facilement la maladie; mais elle est dangereuse, et peu en échappent : ἡ δὲ νόσος θανάσιμη, καὶ παῦροι ταυτην διαφυγγάνουσι¹.

Ailleurs, Hippocrate recommande l'eau de lentilles, comme aliments, si la fièvre n'est pas trop aiguë, les viandes de mouton bouillies, de volailles. Le phtisique ne prendra ni bouillon, ni sauce et mangera des poissons gras, des scorpions et des poissons cartilagineux. La salaison est aussi conseillée, si toutefois l'état du malade le permet, ainsi que le pain qui est un aliment meilleur pour tous ceux qui ne sont pas habitués à la polenta. Le malade se promènera en évitant le soleil, le vent, les endroits humides. Il se lavera à l'eau chaude, excepté la tête, et ne se baignera pas si la fièvre est forte. Signalons enfin les cautérisations auxquelles Hippocrate attachait une grande importance, et, pour finir, l'abstention des plaisirs de Vénus².

Chez celui qui doit s'en tirer heureusement, il faut que l'expectoration soit rendue avec facilité et soit incolore, uniforme, de même couleur et sans pituite; que ce qui coule de la tête se tourne vers les narines; qu'il n'y ait pas de fièvre ou qu'il n'y en ait pas assez pour faire interdire le dîner ou pour causer de la soif; que le ventre évacue tous les jours, et que l'évacuation soit dure et en

¹ Hippocrate, *Des Affections internes*, § 10.

² Hippocrate, *Des Maladies*, liv. II, § 48.

rapport, pour la quantité, avec les aliments ingérés, et que le sujet ne soit aucunement exténué. On louera une poitrine carrée et velue ; le cartilage en sera petit et bien garni de chair¹.

Contemporain d'Hippocrate, Platon (430 av. J.-C.) n'était pas d'avis de soigner les phtisiques, d'ailleurs les maladies chroniques en général, et cela pour une raison sociale. Si vous ouvrez son *Traité de la République*², vous lirez ceci :

Le médecin ne prescrira de traitement que pour ceux qui, étant d'une bonne complexion et menant une vie frugale, sont surpris de quelques maladies passagères. A l'égard des corps radicalement malsains, il n'entreprendra pas de prolonger leur vie et leurs souffrances par un régime suivi, ni de les mettre dans le cas de donner à la République des sujets qui leur ressemblent ; enfin, il ne traitera pas ceux qui, par leur mauvaise constitution, ne peuvent atteindre au terme ordinaire de la vie marqué par la nature, parce que cela n'est avantageux ni pour eux, ni pour l'Etat.

Cela rappelle la pratique du médecin hindou, vis-à-vis de toute maladie jugée incurable, mais pour une raison différente, afin de ne pas s'exposer « à perdre sa réputation et sa fortune, et à voir ses amis s'éloigner de lui³ ».

Passons maintenant aux successeurs d'Hippocrate, au nombre desquels, nous signalerons Praxagoras de

¹ Hippocrate, *Prorrhétiques*, liv. II, § 7.

² Platon, *Œuvres*, trad. de Grou, liv. III, p. 427.

³ Liétard, *Lettres historiques sur la médecine des Hindous*. Paris, 1863.

Cos (iv^e s. av. J.-C.), le maître d'Hérophile, qui, au dire de Cœlius Aurelianus, recommandait au phtisique de prendre de l'ellébore.

Dioclès de Caryste (350 av. J.-C.), qui prescrivait la diète au début, puis les sudorifiques, les purgatifs, les vomitifs, les bains froids, donnait au malade de l'ail à manger, lui faisait boire du vin jaune ou noir, âpre, et lui disait de se promener. Il conseillait également contre l'hémoptysie de la colle de taureau, cuite dans l'eau avec des ronces et de la farine ¹.

Nous retrouvons l'idée de la phtisie, maladie contagieuse, reprise par un homme qui fut « l'esprit le plus scientifique de son siècle » Aristote, (384-322 av. J.-C.) philosophe et médecin à la fois. Quel sujet n'a-t-il pas traité ?

Pourquoi, dit-il, lorsqu'on approche de phtisiques, de gens qui ont une ophtalmie ou de galeux, contracte-t-on leur mal, tandis qu'on n'est pas atteint ni d'hydropisie, ni de fièvre, ni d'apoplexie, ni de tant d'autres maux ?... L'action de la phtisie tient à ce que l'haleine est mauvaise et lourde... En s'approchant du malade, on respire cet air pernicieux. On prend la maladie, parce qu'il y a dans cet air quelque chose de morbide ².

Mais les Ecoles de Cnide et de Cos touchaient à leur fin. Mentionnons encore Chrysippe de Cnide (336), qui voyait dans le chou le remède universel, imité en cela à Rome par Caton l'Ancien. C'est alors qu'une

¹ Meunier, *Histoire de la médecine jusqu'à nos jours*, Paris, 1911.

² Aristote, *Problèmes*, trad. Barthélemy Saint-Hilaire, sect. VIII, § 8.

autre école va s'élever, celle d'Alexandrie, célèbre par ses recherches anatomiques.

§ 2. La phtisie pulmonaire à Alexandrie.

Nous serons bref sur cette période, faute de documents. A signaler seulement deux noms illustres, Hérophile et Erasistrate.

Hérophile (317 av. J.-C.), disciple d'Hippocrate, ordonnait aux phtisiques; fait rapporté par Galien, de manger de la salaison avec du pain : « Herophilus autem salsamentum cum pane exhibit, postea vero aquam potare jubet, dicens, quum sal in salsamento alvum perturbat, vinum quidem datum solvit¹. »

D'Erasistrate (304), nous ne savons que peu de choses : éviter la fatigue et le travail ; se faire des ligatures aux cuisses, jambes et bras, lors d'hémoptysie². C'est tout.

Et maintenant, il nous faut quitter Alexandrie et aller à Rome, où « subissant le contre-coup des événements politiques, la médecine va revenir à la suite des armées victorieuses³ » (Liétard).

§ 3. La phtisie pulmonaire à Rome

« Jusqu'à deux siècles avant Auguste, Rome avait

¹ Galen, *De remed. parabil.*, lib. II, cap. xiii, édit. Kuhn, 20 volumes, Lipsiæ, 1825-1833.

² Celse, *Œuvres*, trad. Védrières.

³ Liétard, article MÉDECINE de la *Grande Encyclopédie*.

vécu sans médecin, mais non pas sans médecine » (Pline l'Ancien). Et quelle médecine ! Ce fut le règne de la superstition et de l'empirisme, poussé au plus haut degré. Elle resta longtemps théurgique, invoquant non pas un dieu, comme en Grèce, mais une foule. Chaque maladie, que dis-je, chaque symptôme avait sa divinité particulière. Parmi les plus en vogue, nous citerons Apollon, supplié par Tibulle¹, dans une de ses plus gracieuses élégies, de rendre à la santé son amante, atteinte de consommation. Ecoutez-le implorer le dieu de sa voix harmonieuse :

Viens et guéris les maux de la plus tendre amante ; viens, ô Phœbus à la longue chevelure, orgueil de ta tête. Hâte-toi, dieu puissant, et tu ne regretteras pas, crois-moi, d'avoir consacré ton art à la guérison d'une belle. Empêche que la maigreur ne consume ses membres pâissants et qu'une livide couleur ne flétrisse la blancheur de son teint... Viens, divin Apollon, apporte avec toi les sucres et les secrets magiques qui réparent les forces languissantes. Ne réduis pas au désespoir un jeune amant qui redoute pour sa maîtresse un destin cruel et qui fait pour elle des vœux que tu pourrais à peine compter... Bannis tes larmes, ô Cérinthe, Apollon n'afflige pas ceux qu'il aime... Protège-nous, Apollon ; quelle gloire pour toi d'avoir, en conservant une seule existence, sauvé deux mortels à la fois ! Pour toi, quel doux triomphe, alors qu'au pied de tes autels sacrés ils viendront, tout joyeux, acquitter à l'envi la dette de la reconnaissance ! La foule des dieux proclamera ton bonheur, et chacun d'eux enviera le pouvoir de ton art !

Parallèlement à cette médecine religieuse, il y eut

¹ Tibulle, *Œuvres*, liv. IV, IV, trad. Nisard, Paris, 1878.

une médecine populaire, composée des absurdités les plus incroyables, venues des régions voisines, de l'Etrurie en particulier, et qui subsista très longtemps, même après la venue des Grecs à Rome.

Son représentant fut Caton l'Ancien ¹ (232-147 av. J.-C.), l'ennemi acharné des médecins d'Athènes. « Il croyait, nous dit Duruy, aux remèdes de bonnes femmes et nous a laissé quantité de recettes, que nos derniers sorciers de village n'auraient pas désavouées ². » Jugez-en. Un malade se présentait-il à lui, ayant mal à l'estomac ? Caton lui prescrivait du chou ! Un autre souffrait-il de la tête ? Du chou ! La phtisie menaçait-elle la vie d'un autre ? Encore du chou ! Du chou et pour toutes les affections, et à toutes les sauces : confit dans du vinaigre, ou en infusion avec du cumin pour l'aromatiser, ou arrosé de vinaigre miellé, de menthe sèche, de rue, de coriandre pilés... Mais il se gardait bien d'en donner à ses esclaves : c'était trop fin pour leur palais ! Enfin, si (par hasard) le premier remède était impuissant à guérir la maladie, Caton conseillait alors un traitement infaillible : les bains d'urine tiède, provenant d'une personne ayant mangé du chou ! Qui de nos jours aurait le courage de se soumettre à une pareille pratique ?

Plutarque ³ mentionne le régime que Caton prescrivait à ses malades :

¹ *Les Agronomes latins* (Caton, Varron...), dir. Nisard, Paris, 1844.

² Duruy, *Histoire des Romains*, 7 vol.

³ Plutarque, *Vie des Hommes illustres*, trad. Ricard, 14 vol., Paris, 1840.

Il ne leur imposait jamais une diète sévère ; il les nourrissait d'herbes, de chair de canard, de palombe ou de lièvre ; il trouvait cette nourriture légère, facile à digérer pour les gens faibles et sans autre inconvénient que de causer la nuit beaucoup de rêves.

Heureux Caton, s'il a pu guérir de la sorte ses phtisiques !

Vers l'an 219 avant Jésus-Christ, l'art médical grec fut implanté à Rome par un habitant du Péloponèse, Archagatus, fils de Lysanias. Mais il ne devint réellement florissant, qu'avec Asclépiade de Prusa, en Bithynie (100 av. J.-C.), l'ami de Cicéron et de tous les grands de Rome. Il voulait guérir « tuto, celeriter et jucunde » (Celse), et cela par le régime. Il traitait ses phtisiques par les frictions, « qu'il faisait faire jusqu'à ce que le malade tombât dans un sommeil qu'il croyait très salubre ¹ ». Il leur recommandait la gestation en litière, la déclamation, excepté s'ils étaient sujets aux hémoptysies, le rire, le chant, la musique, le jeu de l'escarpolette... Le lait était souverain à ses yeux. En somme, tous remèdes agréables.

Son élève, Thémison de Laodicée (63 av. J.-C.), lui succéda et édifia sa théorie du méthodisme, d'après laquelle la maladie était due à une perturbation des solides de l'organisme, alors que, pour Hippocrate, elle tenait à un trouble des humeurs. Cœlius Aurelianus² rapporte qu'il ordonnait à ses poitrinaires les

¹ Chancerel, *Historique de la gymnastique médicale* (thèse de Paris, 1864).

² C. Aurelianus, *De Morbis acutis et chronicis*, lib. VIII, édit. Conradus Amman, Amstelodami, 1722, cap. xiv.

repos sur lit suspendu, les frictions sur les bras et les cuisses, le bain tous les deux ou trois jours, l'ail, les purgatifs à l'orobe, à la chicorée, au plantain, et qu'il les couvrait d'emplâtres, d'onguents, de ventouses, de sinapismes.

Après lui vient un grand nom, Aurélius Cornélius Celse¹ (25 av. J.-C., 45 ap.), surnommé l'Hippocrate latin, le Cicéron des médecins. Ce n'était guère un praticien, mais, comme le dit Liétard « l'historien de la médecine scientifique, de même que Pline sera l'historien de la médecine populaire ». Il nous a résumé les connaissances des hippocratiques et des alexandrins, et notamment sa description de la phtisie et le pronostic qu'il porte, sont copiés dans Hippocrate. Nous ne pouvons en dire autant de son traitement, qui est personnel et qui mérite d'être cité :

Il faut remédier à la phtisie dès le commencement, car cette maladie est difficile à guérir lorsqu'elle est invétérée. Il faut, si les forces le permettent, entreprendre de longues navigations, changer de climat et passer dans un air plus épais que celui que l'on quitte. On se trouve, par exemple, très bien d'aller d'Italie à Alexandrie ; les malades sont presque toujours en état, dans les commencements, de faire un pareil voyage, parce que cette maladie ne survient ordinairement que dans l'âge le plus robuste, c'est-à-dire de dix-huit à trente-cinq ans. Si les forces ne permettent pas d'entreprendre de longues courses sur mer, on se trouve très bien de naviguer à proximité des côtes. Si quelque chose s'oppose à la navigation, il faut se faire porter en litière ou autrement ; on doit renoncer

¹ Celse, *Traité de méd.*, liv. III, sect. XXII, trad. Fouquier-Ratier, Paris, 1824.

aux affaires et à tout ce qui cause de l'inquiétude ; il faut dormir beaucoup, prendre garde de s'enrhumer, de peur que le rhume ne détruise les bons effets des précautions qu'on a prises ; éviter pour la même raison les indigestions, les extrêmes de la chaleur et du froid ; se tenir la bouche et le col bien couverts ; calmer la toux par les remèdes appropriés et tâcher de faire cesser la fièvre tantôt par la diète, tantôt par les aliments convenables et donnés à propos... Pendant tout ce temps-là, ne boire que de l'eau et du lait... S'il n'y a point encore eu de fièvre ou si elle est passée, il faut avoir recours aux exercices modérés, surtout à la promenade et aux légères frictions. Le bain est contraire. Les aliments doivent d'abord être âcres, comme l'ail, le poireau, préparés avec du vinaigre, ou la chicorée, le basilic, la laitue que l'on prépare de même. Plus tard, la nourriture doit être adoucissante ; elle se composera de crèmes faites avec de l'orge mondé, ou la fromentée, ou l'amidon et le lait. Le riz ou tout autre graine céréale mondée, si on n'a pas autre chose, fait le même effet... On fait principalement usage de cervelles, de petits poissons et d'autres choses semblables. La farine cuite avec de la graisse de brebis ou de chèvre sert aussi de remède. Le vin qu'on boit doit être austère et léger. Tant que la phtisie demeure dans cet état, on s'oppose à ses progrès sans beaucoup de peine ; mais si le mal est plus considérable, si la fièvre et la toux sont continuelles, si le corps commence à se décharner, il faut avoir recours à des remèdes plus efficaces. Il faut faire avec un fer brûlant un ulcère artificiel sous le menton, un autre à la gorge, deux vers les mamelles, un pareil nombre au bas des os des épaules, que les Grecs appellent omoplates ; et l'on ne laisse pas fermer ces ulcères que la toux ne soit entièrement finie. Ce dernier symptôme exige aussi un traitement particulier. On fait donc par jour trois ou quatre fortes frictions sur les extrémités ; on en fait aussi sur la poitrine, mais seulement d'une main légère ; une heure

après le repas, on frictionne les jambes et les bras, et dix jours après, on met le malade dans un bain d'eau tiède et d'huile. Pendant tout ce temps, il ne faut boire que de l'eau ; ensuite, on prend du vin froid pour boisson, s'il ne restè plus de toux ; s'il en reste, on le boit tiède. On se trouve bien de donner tous les jours de la nourriture dans la rémission de la fièvre et de faire également usage des frictions et de la gestation. Tous les quatre ou cinq jours, on revient aux aliments âcres désignés plus haut, et de temps en temps on prend de la pimprenelle ou du plantain trempés dans du vinaigre. Le suc de plantain seul ou celui de marrube, cuit avec du miel, sert aussi de remède ; la dose du premier est d'un verre ; celle du second est d'une cuillerée qu'on laisse couler lentement dans le gosier ; ou bien on mêle et on fait cuire ensemble une demi-partie de résine de térébinthe et une partie de beurre et de miel. Mais les moyens qui tiennent le premier rang sont : le régime, l'exercice en voiture, la navigation et les crèmes farineuses. Il faut surtout veiller à ce qu'il n'arrive point de dévoiement ; le vomissement fréquent, principalement le vomissement de sang, est pernicieux dans cette maladie. Lorsqu'on commence à se trouver un peu mieux, il faut augmenter l'exercice, les frictions et la nourriture ; ensuite se frotter soi-même en retenant son haleine et s'abstenir pendant longtemps du vin, du bain et des plaisirs de l'amour.

Dans le crachement de sang¹, Celse avait recours à la saignée, aux ligatures faites au-dessus des aines et des malléoles, au haut des épaules et au bras. Il faisait mettre immédiatement ses malades au lit, la tête élevée, prescrivant le silence absolu. Comme nourriture, très peu de chose : de la crème d'orge légère, à la

¹ Celse, liv. IV, sect. 4, p. 198.

rigueur quelques œufs frais, et de l'eau comme boisson. Quant aux remèdes, il faisait avaler au malade du vinaigre ou du suc de plantain, ou du poireau dans lequel on avait fait dissoudre de l'encens. Le moins de frictions possible et surtout pas à la poitrine. Habiter, l'hiver, le bord de la mer et, l'été, les endroits situés dans le milieu des terres.

Donc, le régime avant tout, et, en somme, très bien compris, à part le plat d'aliments âcres, ail, poireau, chicorée au vinaigre, qu'il donnait au début de la maladie. Peu de médicaments : l'hysope, les figes cuites, la menthe, le marrube, la scille, la térébenthine contre la toux; le plantain et le poireau contre l'hémoptysie, et quelques expectorants, tels que le malagme attractif suivant, composé de : résine sèche, natron, gomme ammoniacque, galbanum, cuivre. Remarquons enfin l'emploi fréquent qu'il faisait de la saignée, des ligatures aux membres, des frictions, des cautérisations, des ventouses...

Après lui, et cela pendant tout le premier siècle de notre ère, la science médicale fut désorientée, sortit du chemin que lui avait tracé Hippocrate. La pharmacologie surgit, mais une pharmacologie peu sérieuse, digne de charlatans. On se mit à fabriquer des recettes, des drogues, toutes plus fameuses les unes que les autres. On les rédigea en vers. La *thériaque*¹ d'Andromaque est de cette époque, cette panacée célèbre qu'il fit en « carmes élégiaques » et dédia à Néron.

Elle eut la gloire d'éclipser non seulement les drogues

¹ M. Albert, *les Médecins grecs à Rome*, Paris, 1894.

de ses confrères, mais même l'antidote de Mithridate¹, cet électuaire fameux qui, depuis la découverte qu'en avait fait Pompée dans la bibliothèque du roi de Pont, était très répandu dans le monde romain et universellement employé... Cet électuaire s'appella thériaque parce qu'il était un spécifique contre le venin des bêtes malfaisantes, et surtout parce que la chair de vipère entraît pour une grande part dans sa composition... Après avoir coupé la tête et la queue de la bête, afin que le sang répandu emportât avec lui le venin, on séparait la chair des entrailles et des os, on la lavait et on la faisait cuire. Quand elle avait bouilli dans l'eau salée, parfumée d'aneth, on la pétrissait avec de la mie de pain... On ajoutait de nombreux ingrédients, des simples communs, des gommés, des aromates, de l'essence de rose, d'iris, de térébinthe et de laurier-casse, de la cannelle, du gingembre, de l'huile de baume, de la valériane, du pavot... Ces substances pulvérisées et dissoutes dans du vin de Crète, passées dans un tamis et mélangées de miel attique, ressemblaient à un suc épaissi, et prenaient la consistance, la viscosité et l'éclat de la poix.

En prendre gros comme une noisette dans du vin, de l'eau, ou bien encore la valeur d'une fève d'Egypte, à jeun.

Arrivons maintenant au *Traité de matière médicale*², de Pédacius Dioscoride d'Anazarbe (75 ap. J.-C.), qui resta célèbre jusqu'au milieu du xvi^e siècle et l'est encore aujourd'hui en Orient. Il y a là, rassemblés pêle-mêle, une foule de médicaments, empruntés à tous les règnes : le malade n'avait que l'embarras du choix. Nous allons en citer quelques-uns propres aux phtisiques :

¹ Cet électuaire ne diffère de la thériaque que par la chair de vipère et quelques plantes en moins.

² Ped. Dioscoridis, *De curationibus morborum*, trad. Moibanus Argentorati, 1565.

L'agariç à la dose de deux oboles, infusé dans du passum¹, le suc de plantain et la plante elle-même cuite, prise avec sel et huile : elle nettoie les ulcères de la poitrine et calme le crachement de sang ; les baies de laurier mélangées à du miel ; le cresson d'hiver desséché, absorbé avec du miel ou une décoction d'orge ; les racines de fêrûle, de persicaire, de myrte en décoction avec du miel ; les cônes de pin, récemment cueillis, broyés et cuits avec du passum, à la dose de trois verres tous les jours ; le poireau le marrube, la rue ; le raifort cuit dans de l'eau ; les têtes de rose, le grenadier contre le crachement de sang ; l'opium contre la toux ; un mélange de beurre, de miel et de cumin ; l'hydromel ; l'oxymel ; la térébenthine prise simplement ou sous forme de looch avec du miel ; la poix, le vin « empoisé » ; le vin à l'hysope de Cilicie ; le vin à la résine de pin ; le vin de lentisque ; le goudron ; le pisasphaltum ; le lait de femme, chèvre, brebis, vache, ânesse, jument ; le blanc d'œuf contre le crachement de sang ; les écrevisses cuites dans l'eau ; les grenouilles ; le poumon de renard ; la graine de cerf fraîche ; la corne de cerf brûlée, réduite en cendres, lavée et prise à la dose de deux cuillerées ; l'écume de cheval, contre la toux ; la sandaraque en fumigation contre la toux chronique, ou avec du vin miellé, ou du miel, ou en pilules : le soufre, incorporé à l'œuf, contre les crachats purulents ; la pierre hématite contre les crachements de sang, etc.

Pline l'Ancien (23 av. J.-C.-79 ap.), esprit universel, étonnant ses contemporains par sa puissance de travail, fut l'historien de la médecine populaire. Nous ne saurions mieux le caractériser qu'en rappelant les paroles de Littré à son égard : « On peut voir dans quelques anciens, Pline entre autres, un amas

¹ Vin de raisins séchés au soleil.

incroyable des recettes les plus incroyables du monde, bizarres, absurdes, monstrueuses, dégoûtantes. Nous avons là, et certainement bien incomplet, un catalogue des tentatives qui furent faites en tous sens pour déterminer les propriétés des substances et les utilités à en retirer¹. » Et voici la preuve de ces affirmations qu'au premier abord on pourrait trouver exagérées.

Commençons, toutefois, par les prescriptions les plus sensées :

Le soleil :

Sol est remediorum maximum.

L'air des forêts :

Les forêts, composées uniquement d'arbres qu'on exploite pour la poix et la résine, sont très avantageuses pour les phtisiques... ; cela est d'observation courante, et respirer cet air est, dans ce cas, plus utile que de se rendre par mer en Egypte, ou d'aller en été sur les montagnes, boire le lait imprégné du parfum des plantes².

La mer :

On tire encore bien d'autres secours de la mer. Le principal est la navigation pour les phtisiques... ou pour les hémoptoïques, ce dont Annæus Gallion a tout récemment usé après son consulat. En effet on s'embarque en Egypte, non en raison du pays même, mais en raison de la longueur du voyage.

Voyons maintenant les remèdes bizarres :

Pour la phtisie, on a le foie de loup dans du vin, le

¹ Littré, *Médecine et médecins*, article CELSE, Paris, 1875.

² Pline, *Histoire naturelle*, trad. Littré, 2 vol., Paris, 1850.

lard d'une truie maigre nourrie d'herbe, la chair d'âne avec le bouillon qui en provient ; c'est de cette façon qu'on guérit généralement dans l'Achaïe cette maladie. On dit que la fumée de bouse de vache sèche, quand l'animal est au vert, avalée à l'aide d'un roseau, est bonne pour les phtisiques. On donne en boisson la pointe de la corne de bœuf brûlée, avec du miel, à la dose de deux cuillerées. Le suif de chèvre dans un potage d'alica, ou frais, fondu avec du vin miellé à la dose d'une once par cyathe, et remué avec une branche de rue, est, au dire de bon nombre de personnes, un remède pour la phtisie et la toux. Un auteur, digne de foi, affirme qu'un phtisique désespéré fut rétabli par un cyathe de suif de bouquetin et pareille mesure de lait. Il en est qui ont écrit s'être bien trouvés de la cendre de fiente de porc dans du vin de raisin sec et du poumon de cerf, surtout de cerf daguet, séché à fumée et broyé dans du vin.

Pline fait également grand cas des écrevisses de rivière ; du lait de vache, de truie ; de la graisse de porc rancie, mélangée à du vin vieux ou du miel, prise à l'intérieur, ou appliquée sur les flancs, la poitrine et les épaules de ceux qui montrent les atteintes de la maladie. Il vante les effets de la poix liquide, du beurre associé à du miel ou à de la résine de mélèze ; la décoc-tion de feuilles et de racines de consiligo ; le soufre, la sândaraque à couleur d'or. Les mille-pieds pris en breuvage, le lézard vert cuit dans trois setiers de vin qu'on fait réduire à un cyathe et dont on prend une cuillerée par jour jusqu'à parfaite guérison, la cendre d'escargots, sont vivement recommandés.

Croyez-vous que Pline ignorait le transfert des maladies ? Pas du tout :

Quand les viscères sont douloureux en quelque partie,

un jeune chien qui tête, pressé sur la partie douloureuse, gagne, à ce qu'on prétend, le mal. C'est ce qu'on reconnaît en éventrant le chien, et en arrosant ses entrailles avec du vin ; on trouve alors gâté dans l'animal le viscère où l'homme sentait du mal.

Ou encore :

Prenez une petite grenouille qui monte sur les arbres, et qui, de là coasse ; crachez-lui dans la bouche, lâchez-la ensuite et votre toux sera guérie.

Très efficaces pour la toux étaient le fiel d'ours additionné de miel, la cendre de crottes de lièvre prise dans du vin, les fumigations de jusquiame, de tussilage.

Citons aussi, pour arrêter le crachement de sang : la présure de lièvre à la dose d'un tiers de denier, la terre de Samos, le vin de myrte, le sang de bœuf pris en petite quantité avec du vinaigre, la colle de taureau à la dose de trois oboles, la chair d'escargots, la pierre hématite avec le suc de grenade ; le poumon de vautour, brûlé avec des sarments, mêlé avec moitié de fleurs de grenadier, ou bien uni à des portions égales de coing et de lis, et pris soir et matin dans du vin, etc.

Pour favoriser l'expectoration, Pline conseillait la fumée de poils de lièvre, le pouliot, le scordotis mêlé à du cresson et avec de la résine, la grande centaurée, la bétaine, la rue, etc.

Mais arrêtons-nous là. Nous n'en finirions pas, si nous voulions faire l'énumération complète des remèdes la plupart étranges et repoussants, recommandés par Pline dans le traitement de la phtisie, et répétons avec

Littré : « Ce semble le livret des recettes d'un vieux berger et parfois des formules de quelque sorcier¹. »

Un des médecins les plus en renom de l'antiquité et très estimé de ses contemporains fut Soranus (125 ap. J.-C.), dont les œuvres furent traduites en latin par Cœlius Aurelianus (III^e-IV^e siècle ap. J.-C.), l'historien du methodisme. Comme le dit Guardia² : « c'est à Soranus qu'Aurelianus doit tout son savoir ; c'est de Soranus qu'il relève uniquement ; c'est par lui qu'il voit, discerne et juge ; il n'est rien, il ne peut rien sans cet auteur. » Etudier donc Aurelianus, c'est étudier Soranus.

Il considérait la phtisie³ comme une maladie très difficile à soigner, demandant un médecin fort habile. La cause de l'affection était toujours la même qu'au temps d'Hippocrate, à savoir, l'ulcération du poumon, produite par un catarrhe léger, mais continu, venant de la tête, par un crachement de sang, une simple toux... Il fallait s'opposer à l'extension de l'ulcère, et celui-ci une fois constitué, le déterger et le cicatriser.

Voyons d'abord le *premier point* : *s'opposer à l'extension de l'ulcère aux tissus voisins* : il faut mettre le malade dans une chambre chauffée, lui prescrire la diète pendant un jour, lui faire des fomentations émollientes, des cataplasmes, des ventouses scarifiées, des fumigations de racine de menthe, des frictions sur

¹ Littré, *Hist. nat.*, préface.

² Guardia, *Histoire de la Médecine d'Hippocrate à Broussais*, Paris, 1884.

³ Cœlius Aurelianus, *De Morbis acutis et chronicis*, lib. VIII, par Conradus Amman, cap. XIV, 1722.

tout le corps, puis lui donner des aliments nourris-sants, surtout du pain.

Deuxième point : comme médicaments détersifs, Soranus conseillait l'hydromel, le suc de fenugrec, le vin miellé additionné de farine de lin, l'orobe, l'iris d'Illyrie, le raifort, l'aristoloche, le suc de marrube, les cônes de pin, la réglisse, le vin de scille, la décoction de mélilot, le beurre. — Tout en suivant le traitement précédent, le malade restera au repos, étendu sur un lit suspendu, une chaise longue. Il se fera faire des frictions, assis et debout, se baignera. Il prendra une nourriture desséchante, comme les dattes de Thèbes, le miel additionné d'amidon, les bouillies, les poissons comme le thon.

Troisième point : quand l'ulcère sera bien nettoyé, le malade s'adressera aux remèdes cicatrisants : la thériaque d'Andromaque, l'antidote de Mithridate, le mélinon d'Aétius ou emplâtre au coing... Pendant toute la maladie, il usera de la navigation, de la lecture, de la déclamation et de tout ce qui peut donner de la vigueur au corps.

Avant d'en arriver à Arétée de Cappadoce (138 ap. J.-C.), signalons deux auteurs dont les œuvres ne nous sont pas parvenues : Rufus d'Ephèse (100 ap. J.-C.), qui louait le lait dans les maladies chroniques de la poitrine, et Archigène d'Apamée (117 ap. J.-C.), qui, autre Euryphon, faisait grand usage des cautères dans l'affection que nous étudions.

Bien que la description qu'Arétée¹ a faite de la

¹ *Medicorum græcorum opera quæ exstant*, Kuhn, Lipsiæ, 1828.

phtisie soit à peu près connue de tout le monde, nous ne saurions la passer sous silence. Quel portrait plus frappant pourrions-nous avoir du phtisique ! On croit avoir le malade devant les yeux.

La phtisie, dit-il, a pour cause l'ulcération du poumon, succédant à une toux prolongée ou à l'hémoptysie ; elle est accompagnée d'une fièvre continue qui, plus marquée en général pendant la nuit, peut être comme masquée, se concentrer pendant le jour et paraître intermittente ; cependant elle se révèle par le malaise, la faiblesse et l'engourdissement. Le pouls est petit, dépressible ; le sommeil est troublé ; la peau se décolore. L'aspect des crachats est infiniment variable ; ils peuvent être livides, noirâtres, blancs, jaunes, verdâtres, jaspés de blanc et de vert, arrondis, consistants, glutineux ou diffluent, fétides ou inodores... Aux symptômes précédents s'ajoutent l'oppression, la faiblesse des poumons, l'anxiété, l'impatience, l'inappétence ; les pieds sont froids le soir et brûlants le matin ; surviennent alors des sueurs plus pénibles que la chaleur et qui s'étendent à la poitrine. La voix devient rauque ; le cou s'incurve, il est grêle, peu mobile, comme rigide ; les doigts sont amaigris, renflés au niveau des articulations, montrant la forme des os ; la pulpe de leurs extrémités est élargie, les ongles sont recourbés ; le nez est aminci, pointu, les pommettes saillantes et empourprées, les yeux caves, transparents, brillants, la face pâle, décharnée, quelquefois comme bouffie et livide.

Les lèvres sont tendues sur les dents comme dans le rire. L'aspect de ces malades rappelle en tous points celui des cadavres. Les autres parties du corps ont subi la même altération ; les chairs ont disparu ; on ne voit plus les muscles des bras ; les mamelles, atrophiées, ne sont plus représentées que par le mamelon ; on peut compter les côtes, voir le lieu où elles finissent, leurs articulations avec les vertèbres et le sternum ; les espaces intercostaux dépri-

més forment des excavations rhomboïdales qui font saillir le contour des os ; l'épine vertébrale, au lieu de présenter une gouttière, fait relief en arrière, par l'atrophie des muscles situés de chaque côté ; les omoplates soulèvent la peau et ressemblent aux ailes d'oiseaux. Si le ventre se déränge, il n'y a plus d'espoir¹.

Ne s'imaginerait-on pas entendre la parole d'un des grands maîtres de notre époque ? Mais non ; c'est un ancien, un Grec, il est vrai, qui parle.

Les prescriptions d'Arétée, au point de vue traitement, visent surtout le régime, l'hygiène du malade. Il conseille les promenades en mer : l'eau salée dessèche les ulcères ; les promenades en litière, suivies de repos et de frictions à l'huile. Il recommande de boire de l'huile, mélangée d'un peu de vinaigre, pour faciliter sans doute la digestion. Mais l'aliment par excellence du phthisique, c'est le lait, doux aux ulcères, et les mets dans la préparation desquels il entre : les purées, les bouillies de blé, la ptisane, faciles à digérer, dont l'ingestion peut être rendue agréable par l'adjonction de condiments, tels que tête de livèche, pouliot, menthe, sel, vinaigre, miel... Si l'estomac est lent à digérer, le malade choisira la bouillie de blé. Les fèves, les pois sont très vantés. Par contre, très peu de médicaments : quelques vomitifs et la saignée à la veine du coude en cas de crachement de sang. En cela, Arétée diffère notablement du grand homme qui va maintenant nous occuper, de celui qui « pèsera sur la médecine, et presque exclusivement, pendant plus de

¹ N. Guéneau de Mussy, *Cliniques*, 4 vol., Paris, 1874.

quatorze siècles ; l'écho de toute la médecine grecque¹ », Galien, de Pergame en Asie Mineure (131-201 ap. J.-C.).

C'est la plus haute personnalité de l'antiquité. Comparable à Pline l'Ancien, quant à la puissance de travail, il ne négligea aucun moyen pour arriver à posséder la vérité : voyageant sans cesse pour augmenter ses connaissances ; visitant la Palestine, Chypre, Lemnos ; côtoyant les bords de la Lycie sur une misérable nacelle pour aller à la recherche de plantes médicinales rares. Son œuvre est une véritable encyclopédie où se trouvent résumées, sans ordre, les notions médicales de ses prédécesseurs. D'où la difficulté qu'on éprouve à le lire, à faire l'étude d'une maladie et, au cas présent, de la phtisie.

Voici la définition qu'il donne du mal :

*Phthisis est ulceratio pulmonis, vel thoracis, vel faucium, ut et tussiculæ et debiles comitentur febres, et corpus contabescat*².

Sa description manque beaucoup de clarté et, réellement, il faut de la bonne volonté pour reconnaître l'affection qu'il décrit. Nous allons citer un passage qui se rapporte soit à la phtisie, soit à la bronchorée³ :

... Un individu commença tout à coup à cracher en tousant une humeur très semblable à de la bile liquide,

¹ Laboulbène, Galien et son œuvre (*Rev. Sc.*, 18 nov., 1882).

² *Medicorum græcorum...*, 20 vol., Kuhn, Lipsiæ, 1833.

³ Daremberg, *Œuvres anatomiques, physiologiques, médicales de Galien*, 2 vol., Paris, 1854 (Des lieux affectés, IV, XI, p. 622.)

exempte de toute âcreté, dont la couleur tenait du jaune et du pâle. A partir de ce moment, il en cracha davantage chaque jour. Plus tard, une petite fièvre survint, il dépéris-sait, crachant du pus en toussant (et cela jusqu'à la mort). Après cet individu, j'en vis un autre qui fut malade six mois de la même façon, puis un autre qui le fut plus long-temps... Tous crachaient des parties viciées du poumon et, par là, je constatai clairement qu'ils avaient une affection semblable à celle qu'on voit sur les parties externes, rongées par une humeur qui les corrompt. Mais, pour ces parties, il est possible de les retrancher et même de les brûler ; rien de ceci n'est praticable dans le poumon ; aussi tous les malades meurent-ils. En soignant le dernier que je vis, je m'appliquai à dessécher fortement le viscère avec des parfums et des boissons appropriés à ce but. Je lui enjoignis de respirer tout le jour et de porter constamment à son nez le médicament appelé hédychroon (ἡδύχρουν, de bonne couleur), et quand il se disposait à dormir, de se munir d'une de ces huiles précieuses (μύραι, parfums à la graisse), et qu'on appelle foliatés et spicatés (φουλίαιά τε και σπικιάτα), et de s'en frotter les conduits du nez. Je lui donnai aussi des boissons médicamenteuses, l'antidote dit mithridate, l'ambroisie, l'athanasie et la thériaque... Mais après avoir bu pendant toute une année toutes ces drogues, il finit par mourir comme les phtisiques, ayant peut-être prolongé sa vie par le susdit régime.

Si nous nous en tenions à ce passage, nous aurions une bien fausse idée de la thérapeutique de Galien, ici, toute de médicaments et dépourvue des prescriptions hygiéniques, dont il faisait grand cas. Il envoyait ses poitrinaires en Egypte, en Lybie¹, ou encore il leur conseillait d'aller respirer l'air de Tabie², aujourd'hui

¹ Galen, t. XIV, c. xiii, *tabes : definitio, cura*.

² Galen, *Meth. med.*, lib. V, cap. xii.

Castellamare, renommé pour sa pureté et sa richesse en vapeurs de soufre. Il isolait ses phtisiques, car lui aussi, à l'instar d'Isocrate, d'Aristote, avait reconnu la contagion de la terrible maladie :

Periculosum praeterea est, consuescere cum his qui tabe tenentur atque in totum cum omnibus qui putridum adeo expirant, ut domicilia in quibus decumbunt, graviter olean¹.

Le régime était exactement celui d'Hippocrate : le lait de femme ou d'ânesse, la ptisane, la polenta, etc... Mais alors que le génie de Cos plaçait la diététique au premier rang, dédaignant la pharmacie, Galien les faisait marcher de pair. « Il usa, dit Laboulbène, et abusa de la polypharmacie avec des mélanges raffinés, » se conformant à cet égard aux mœurs de son époque, qui appréciait la valeur du médecin d'après la quantité de drogues qu'il ordonnait au malade. Le phtisique avait à sa disposition des préparations de toute sorte : les pastilles au « succin » ou ambre jaune ; les pastilles au corail de Niceratus, le « *mysterium* » calmant à base d'opium, jusquiame, castoreum, etc. Le poumon de cerf séché et broyé, pris à la dose de trois cuillerées dans trois cyathes de miel, la cendre de poissons, absorbée avec du vin miellé et un morceau de pain, le vinaigre de scile, le sucre de rose, le soufre, l'arsenic étaient des adversaires sérieux de la

¹ Galen, *De differentiis februm*, L. I : « Il est dangereux d'habiter avec les phtisiques et, en général, avec ceux qui ont une exhalaison putride, à tel point que les maisons, dans lesquelles ils tombent malades, sentent extrêmement mauvais. »

phtisie. Citons enfin, parmi les antidotes innombrables qu'il prescrivait, la thériaque, le mithridate, excellents pour cicatriser les ulcères.

En outre, Galien recommandait aux malades fébricitants¹ d'habiter une chambre souterraine, bien aérée, à température fraîche, au plancher jonché de roses, de tandrôns de vigne, de branches de ronce, de rameaux de lentisque. Il avait bien soin d'interdire l'accès de la chambre aux parents et amis du phtisique, dont la présence aurait contribué à réchauffer l'air de la pièce. Il leur prescrivait aussi les bains d'eau tiède, sauf à ceux qui étaient devenus phtisiques à la suite d'un crachement de sang, car, selon lui, le bain « ouvrait » les vaisseaux et favorisait l'hémoptysie.

À la vérité, Galien considérait la phtisie comme une *maladie incurable*, et il nous en donne les raisons dans un élégant discours (lib. V, *Meth. medendi*, cap. viii et xi) :

Toute solution de continuité, toute partie ulcérée, dit-il, demande à être laissée au repos, pour se cicatriser. Or le poumon est toujours en mouvement. — L'ulcère, pour se guérir, doit être débarrassé de la sanie qui l'encombre : seule la toux peut arriver à ce résultat, mais elle a l'inconvénient d'agrandir la lésion. — La phtisie, de par les symptômes qu'elle présente, demande des médications contraires : à l'ulcère il faut des desséchants, à la fièvre des humidifiants. — Enfin les médicaments antiphtisiques perdent leur vertu par suite du long trajet qu'ils ont à parcourir : ils doi-

¹ Galen, *Meth. medendi*, lib. X, cap. viii.

vent traverser successivement la bouche, le pharynx, l'œsophage, l'estomac, l'intestin grêle ; passer de là dans les veines mésentériques ; arriver au foie ; franchir la veine cave et être rejetés dans le cœur et de là au poumon.

Tels sont les écueils, auxquels on se heurte dans le traitement de la maladie, et qui feront dire à Galien :
« *Difficilis ejus salus est aut nulla.* »

La phtisie n'aura de chance d'être guérie que prise à ses débuts : il faudra alors évacuer l'humeur en trop grande quantité, en pratiquant la saignée, en prescrivant des purgatifs à base d'aloès, scammonée, colocynthe, agaric ; en appliquant sur la tête des cataplasmes de fêrûle et de fiente de pigeon, qui tariront la source de la pituite...

Avec Galien, la médecine à Rome avait atteint son apogée. Après lui, plus de progrès. Quelques noms sans importance : Quintus Serenus Sammonicus (222), qui s'amusa à versifier la médecine, témoin cette prescription relative à la phtisie :

*Si vero phthisis annoso sedet improba malo,
Intritas vino cochleas hausisse juvabit.
Proderit atque adipis veteris pila sumpta suilli
Carne asinæ sevoque capræ medicina salubris.*

(Si l'on veut remédier à une phtisie invétérée, on fera bien de boire du vin où l'on aura broyé des limaçons, ou d'avaler une boule de vieille graisse de porc. La chair d'ânesse et la graisse des chèvres sont aussi très efficaces¹.)

¹ Q. Serenus Sammonicus, *Préceptes médicaux*, trad. L. Baudet, Paris, 1845 (2^e série de la *Bibliothèque latine française*, publiée par Panckouke).

Antyllus (330), plus célèbre, connu par Oribase, Paul d'Égine, a surtout insisté sur la diététique : la cure d'altitude, les promenades en litière, en bateau, les exercices modérés. Il est un des premiers à avoir prescrit l'exposition au soleil, contre-indiquée lorsque le malade est dyspnéique. Comme médicaments, il employait les sudorifiques, les frictions à l'huile de camomille, préconisait le malagme astringent fait d'alun, d'œnanthe, de saule et de bitume. Il parle encore des eaux minérales, mais ne nous dit pas si elles étaient ordonnées au phtisique. Il conseillait les eaux nitreuses et salées contre les fluxions du thorax et de la tête, les eaux alumineuses contre le crachement de sang.

§ 4. La phtisie pulmonaire à Byzance.

A partir du ^{vi}e siècle, Rome commença à décliner et lorsque l'empire romain fut partagé en empire d'Occident et en empire d'Orient, la plupart des savants se réfugièrent à Byzance ; de ce nombre furent les médecins, qui brillèrent d'ailleurs d'un triste éclat. Ce furent de petits auteurs ou des compilateurs plus ou moins intelligents. Ils traduisirent Galien, sans rien y ajouter de nouveau, en le rendant toutefois plus clair, plus didactique. Cette période n'offrant aucun intérêt, puisqu'elle est l'écho de celle qui nous a occupé jusqu'ici, nous la résumerons rapidement.

Commençons par Oribase¹ (326-403), de Pergame,

¹ Oribase, *Œuvres*, trad. Bussemaker et Daremberg, Paris, 1851-1876.

médecin de l'empereur Julien, qui le chargea de recueillir tout ce que les ouvrages de médecine contenait de remarquable. A la vérité, il s'occupa surtout de Galien, qu'il considérait comme le médecin le plus illustre de l'antiquité, ce qui lui a valu le surnom peu mérité de « singe de Galien ».

Son traitement de la phtisie est naturellement tiré du « grand homme ». Des drogues, peu de régime. Il faut donner des médicaments qui facilitent le rejet des crachats à l'extérieur et empêchent la formation de nouvelles collections de pus.

Ainsi agissent les oignons de poireau qu'on laisse désagréger dans de la pisanne, les cataplasmes de graines de lin et de farine de froment, qu'on prépare avec une décoction de fenugrec ou de mauve, de l'huile et du miel. A une époque plus avancée, on passe aux cérats préparés avec du beurre, de l'huile aux baies de laurier, de l'huile à l'alcantha, ou de l'iris; après cela, on se sert... du malagme aux quatre ingrédients, composé de parties égales de cire, de résine du térébinthinier, d'iris et de suint de laine, et plus tard de l'emplâtre de Mnaseas; quand les parties affectées sont le siège d'une fluxion, on applique le médicament aux feuilles de saule. Le plus simple des médicaments qu'on puisse employer dans ce cas est l'eau miellée prise soit seule, soit avec de l'amidon, mais il est convenable aussi de prendre deux ou trois tubercules d'iris bouillis dans de l'eau miellée avec de la réglisse. Si une toux pénible oppresse la poitrine, on incorpore dans du miel cuit du thym ou de l'hysope triturés, et on en fait des morceaux gros comme de petites briques qu'on tient sous la langue. Il convient de prendre de temps en temps le médicament de Mithridate ou celui aux vipères. Il est très utile aussi dans la phtisie de prendre du lait comme boisson.

Contre l'hémoptysie, Oribase propose le pourpier, les fleurs de grenadier sauvage, la ronce, la partie membraneuse que l'on trouve sous l'écorce du chêne et celle qui est placée sous la pelure du gland..., la terre étoilée de Samos et la terre sigillée de Lemnos.

Après lui, et avant d'arriver à Aétius, nous trouvons quelques médecins de peu de valeur :

Vindicianus (364) de Bordeaux, vanté par saint Augustin, prescrivait contre la toux, au dire de Marcellus Empiricus, un mélange de soufre et d'axonge de porc.

Theodorus Priscianus¹ (379), son disciple, employait beaucoup le diaprassium ou confection à base de marrube blanc.

Marcellus², surnommé l'Empiricus (380), maître des offices de Théodoïse I^{er}, écrivit un ouvrage sur les médicaments, où se rencontrent pêle-mêle des prescriptions sensées, absurdes, puériles : la centauree broyée et infusée dans du vin doux ; en éclegme, le poumon de cerf séché à la fumée et mangé avec du miel ; le vin où aura macéré un lézard vert... Plus loin, nous lisons : les phtisiques doivent fuir les bords de la mer, demeurer là où l'on fabrique la poix, se nourrir de la chair de limace cuite avec du vin, prendre de la poix rouge de Scythie, appelée pissasphalte, de l'eau de coing, des feuilles de bétouine et en dernier lieu de l'écume de cheval. Et que les malades n'oublient

¹ Priscianus, *Rerum medicarum lib. quatuor Argentorati*, 1532.

² Marcellus, *De medicamentis empiricis physicis ac rationalibus*, Paris, 1567.

pas de se tourner vers l'Orient pour absorber leur potion !

Aétius¹ (543), d'Amide en Mésopotamie, n'est pas plus original qu'Oribase. Il copie le même auteur, Galien ; par conséquent, là encore, il faut nous attendre à un arsenal de drogues très riche, et qui nous sont pour la plupart connues. Ce sont les cataplasmes de farine de lin et de mauve, les cérats au beurre et à l'huile de laurier, les topiques à la térébenthine, à l'huile de cyprès, à la moelle de cerf, à la graisse de taureau, à l'iris et à l'hysope, parties égales ; les mlagmes cicatrisants faits de cire, de poix (ââ 1 livre), de gui de chêne (1 once), ammoniacque (4 onces), noix de galle, hypocistis, alun, acacia, écorce de grenadier, semence de persil, sumac, ââ (1 once), essence de myrte ou de rose (4 onces)... En somme, toujours la même thérapeutique : il fallait nettoyer l'ulcère, empêcher sa suppuration et le cicatriser.

Le régime, dont Aétius ne tient aucun compte, revient en faveur avec Alexandre de Tralles² (560), homme très estimable, non compilateur, et qui « ne craignit pas de rejeter sans ménagement les théories et les conseils des anciens, lorsqu'il ne les croyait pas fondés³ ». Il se fit l'apôtre du lait, vantant ses mérites à la fois comme aliment et comme remède :

J'ai connu, dit-il, un homme qui, ayant usé du lait et

¹ *Aetii medici græci Tetrabiblos*, p. Ianum Cornarium Basileæ, 1542.

² *Artis medicæ principes*, Alb. de Haller, Lausanne, 1772.

³ Sprengel, *Histoire de la médecine*, trad. Jourdan, 1815-1829.

s'étant abstenu de vin pendant une année entière, fut entièrement guéri d'un crachement de sang et de pus, et, par ce moyen, de la phtisie, dans laquelle il n'eut pas manqué de tomber.

Comme Galien, il est partisan des atmosphères artificielles dans le traitement de la fièvre hectique. Il variait la constitution de l'air suivant la saison, le laissant tel quel en hiver, le rafraîchissant en été de la façon suivante : il arrosait d'eau fraîche le plancher de la chambre du malade et le jonchait de feuilles de rose, de joubarbe, de ronce, de branches de lentisque, de surgeons d'aventin¹. Aélius n'ajoute rien de nouveau en fait de médicaments. Il traitait ses hémoptysiques par les plantes déjà citées : la grande consoude, le pourpier, la seconde écorce du chêne ; par la thériaque ; par un régime reconstituant, composé de lait, perdrix, testicules de coq, poissons, jaunes d'œufs... Enfin il était partisan de la cure d'altitude, ainsi que Paul d'Egine (634), dont nous ne parlerons pas, priant le lecteur de se reporter à Oribase, qu'il a littéralement copié.

C'en est fini de la médecine grecque. A partir du ix^e siècle et cela jusqu'à la destruction de l'empire d'Orient, elle végètera tristement, jetant par instant de vagues lueurs : Theophanes Nonnos² (936) qui s'inspire d'Aélius, Alexandre de Tralles, Paul d'Egine, pour écrire son *Epitome de Curatione morborum*.

¹ Cité par Mac Auliffe, *Thérapeutique physique d'autrefois*, Paris, 1904.

² Th. Nonnos, *Epitome de Curatione Morborum*, Gothæ et Amstelodami, 1794-1795.

Nicolas d'Alexandrie¹, surnommé le Myrepse (préparateur d'onguents et de parfums) (1227) qui composa une *Matière médicale*, célèbre jusqu'au xvii^e siècle, contenant un nombre infini de recettes pillées chez les auteurs grecs et arabes, dont voici un exemple, recommandé dans la phtisie :

Confection, appelée *Diacameron* :

Prenez : mère de girofle, gingembre ââ 5 drachmes, cannelle 1 drachme, galanga, safran, zedoaire, nard, pyrèthre, corail rouge, tragacanthé, rhapontic, anacarde, noyaux de dattes, carpobalsamum, anis, genièvre ââ 1 drachme, perles perforées et non perforées 1/2 hexagium, musc 3 grains, blattes de Byzance 2 scrupules, paillettes d'ivoire 1 scrupule, or, argent, os du cœur de cerf ââ 2 scrupules 1/2, miel et sucre de rose. En donner 3 drachmes dans du vin.

Signalons enfin Jean, fils de Zacharie (1283) surnommé Actuarius², chez qui se fait sentir l'influence des Arabes, dont la médecine brillait alors d'un vif éclat.

Avant de quitter la médecine grecque, nous voudrions nous résumer et montrer dans une vue d'ensemble comment les Anciens ont compris le traitement de la phtisie pulmonaire; ce qu'ils pensaient de la maladie, au point de vue pathogénique et la raison des variations qu'a subies leur thérapeutique.

Nous serons bref, quant au premier point : la

¹ Nicolas Myrepsus, *De compositione medicamentorum opus*, Bâle, 1549.

² Actuarii, *Sive methodi medendi*, Lugduni, 1556

phtisie, aux yeux des Grecs, consistait en une ulcération du poumon, accompagnée d'une petite toux, d'une fièvre faible, et de l'amaigrissement du corps. Cet ulcère avait pour origine les causes les plus diverses : un crachement de sang, une toux prolongée, une autre affection, péricnemonie, pleurésie, mais surtout la chute sur le viscère d'un liquide, le phlegme ou la pituite, contenu dans le cerveau et formant avec le sang, la bile, et l'atrabile, les quatre humeurs de l'organisme. Il est certain qu'ils n'ont pas connu le tubercule, dont pourtant quelques auteurs ont attribué la découverte à Hippocrate, alors qu'il faut en faire remonter la paternité à Sylvius Deleboë¹. N'oublions pas qu'à cette époque on n'ouvrait pas de cadavres, et les *φυμματα*, qu'Hippocrate décrit, n'étaient pour lui que des tumeurs, gonflées de pus, qui finissaient par crever et dégénérer en ulcères.

Et maintenant, arrivons au second point : pourquoi toutes ces fluctuations dans le traitement ? Les doctrines médicales nous en donneront la raison.

Mais passons la période légendaire où la phtisie était traitée un peu au hasard, sans beaucoup de raisonnement, et arrêtons-nous d'abord à Hippocrate, fondateur de l'humorisme. Il attribuait les maladies à la rupture de l'équilibre des humeurs de l'organisme, et, au cas présent, la phtisie à la surabondance du phlegme. Mais c'était un principe chez lui d'intervenir le moins possible et de laisser la nature agir : « *Natura sanat, medicus curat*, la nature est le médecin des

¹ V. thèse Sarrazin, Introd.

maladies; la nature, même sans instruction et sans savoir, fait ce qu'il faut. » Les humeurs viciées passaient par une phase de coction, puis étaient éliminées dans la crise, et revenaient à leur juste proportion, la crase. Or, la phtisie ne comportait point de crise, d'où la nécessité d'intervenir dès le début, et suivant en cela l'axiome : *Contraria contrariis curantur*, d'opposer la déplétion à la réplétion. Cela nous explique la mise en jeu des médications suivantes : vomitifs, purgatifs, errhins, saignée, révulsion... Hippocrate arrivait aussi au même but par le régime, en ordonnant des boissons phlegmagogues, le lait, la ptisane, l'hydromel, des viandes laxatives et des aliments nourrissants, surtout de céréales. Beaucoup de diététique, très peu de médicaments, dont il était avare.

Avec Asclépiade de Bithynie et son élève Thémison de Laodicée, les maladies ne sont pas dues à un vice des humeurs, mais à une perturbation des solides; les atomes circulent difficilement à travers les pores, ou relâchés, ou resserrés de l'organisme; c'est la théorie simpliste du *laxum* et du *strictum*, où il range toutes les affections, sauf quelques-unes, comme la phtisie, où il y a association des deux phénomènes précédents, constituant l'état mixte, le *mixtum*. D'où l'emploi des *resserrants* : les fomentations aux plantes astringentes : plantain, pourpier, joubarbe, myrte; la ptisane en nourriture, les aliments vinaigrés, l'eau froide; et des *relâchants* : la saignée, des ventouses sèches et scarifiées, la révulsion, les clystères, les cataplasmes émollients, la gestation, l'exercice, le jeu de l'escarpolette

excitant la transpiration. Là encore, le régime est très en faveur. Tel est le méthodisme.

Toutefois il est facile de comprendre qu'avec une classification aussi simple des maladies, ils eurent de grosses difficultés à les guérir, et que, par conséquent, ils ne purent toujours concilier la théorie et la pratique. C'est pourquoi certains d'entre eux, « au lit du malade, comme dans leurs écrits, oublièrent ou modifièrent leur système par des détours ingénieux, afin de les accommoder aux résultats de l'observation : chez eux le méthodisme s'effaça pour faire place au clinicien¹ ».

C'est ainsi que chez le plus illustre d'entre eux, Soranus ou Coelius Aurélianus, nous trouvons pour la première fois le traitement méthodique de l'ulcère, que nous rencontrerons toujours dans la suite, et comprenant les temps suivants : s'opposer à l'extension de la lésion, la déterger et la cicatriser. Seuls différeront les moyens thérapeutiques employés pour arriver à ce résultat.

Mais toutes ces théories ne plaisaient guère à certains « médicastres » avides d'argent et non de science, qui exploitaient la crédulité du public, en lui conseillant les recettes les plus incroyables et réputées infaillibles. C'était un empirisme honteux. « Ils arrivaient au lit du phtisique, la mémoire bien garnie et les mains pleines de ces remèdes compliqués² », comme l'antidote de Mithridate, la thériaque d'Andromaque, etc., et tous ceux que nous ont laissés les « fatras » de Pline et de Diosco-

¹ *Dictionn. encycl. des Sc. méd.*, article MÉDECINE, Boyer.

² Guardia, *la Médecine d'Hippocrate à Broussais*, Paris, 1884.

ride. « Ce n'étaient pas des médecins, mais des drogistes. »

Galien vint, et avec lui surgit à nouveau l'humorisme ancien, « enrichi des découvertes du méthodisme, et, nous pourrions dire de l'empirisme¹ ». Il traitait l'ulcère par la diététique, empruntée à Hippocrate et à Asclépiade, et par la pharmacie, mais une pharmacie « théorisée », employée d'une façon rationnelle, et non à l'aveugle comme les empiriques. Les aliments et les médicaments étaient ou chauds, ou froids, ou secs, ou humides, et administrés, suivant la règle, *contraria contrariis*. « Il y avait des altérants qui modifiaient la qualité des corps, des purgatifs qui éliminaient chacun une humeur spéciale². »

Galien mort, sa thérapeutique fut continuée par ses successeurs : Oribase, Aétius, Alexandre de Tralles, Paul d'Egine. Plus de théorie nouvelle. C'est la décadence de l'art grec. Peu à peu le régime tomba en désuétude et la pharmacie resta seule maîtresse.

¹ Alix, *Evolution des doctrines médicales*, Perpignan, 1873.

² Gilbert et Boinet, *Histoire de la thérapeutique*, in *Traité de Bouchard*.

CHAPITRE III

HISTOIRE DE LA PHTISIOTHÉRAPIE CHEZ LES ARABES

« Pendant que la vieille gloire médicale de la Grèce s'éteignait à son foyer même, et que, d'un autre côté, l'Occident, plus jaloux d'un héritage aussi précieux, travaillait de son mieux à le défendre contre toutes les causes de destruction, un autre foyer s'allumait dans l'antique Orient, soit par l'influence du christianisme ou des sectes hétérodoxes, soit par la propagation des doctrines de l'école d'Alexandrie : les écrits des Grecs sont lus, traduits, commentés par les Syriens ou les Juifs, et arrivent, sous cette nouvelle forme, entre les mains des Arabes, qui devaient plus tard, aidés par les Juifs, ramener le gros de la médecine grecque en Occident¹. » Ainsi donc, nous allons retrouver la science des Hellènes, à peu près intacte, à peine modifiée par quelques apports à la matière médicale. Et pourtant, ce ne sera pas peine perdue que d'étudier la phtisie chez les Arabes, car s'ils n'ont pas eu le mérite de l'originalité, du moins ils ont eu celui d'avoir très bien analysé les ouvrages grecs, parfois ennuyeux

¹ Daremberg, *Histoire des sciences médicales*, 2 vol., Paris, 1870.

à lire et difficiles à comprendre. Ils ont su en extraire les perles, mettre en relief les passages importants, laisser de côté le superflu. Lisez la phtisie dans Galien ; lisez-la ensuite dans Mésuë. Quelle différence ! C'est l'obscurité chez l'un, la clarté chez l'autre ; et cependant les matériaux sont les mêmes ; il n'y a que la méthode d'exposition qui diffère et qu'on chercherait en vain dans les écrits de Galien, rédigés sans aucun ordre... D'ailleurs, pour fixer les idées, nous allons donner un aperçu rapide de la maladie pulmonaire, telle que la comprenaient les Arabes. Puis nous aborderons le traitement en suivant l'ordre chronologique.

Nous laissons de côté les causes de l'ulcère, qui sont toujours les mêmes : le flux de pituite, qui, tombant goutte à goutte sur le poumon, finit par le creuser, de même que la pierre est trouée lentement par la goutte d'eau qui tombe fréquemment sur elle, la péripleurmonie, le crachement de sang : *post sanguinis sputum, casus in saniei sputum, et post saniei sputum, casus in phtisim.*

La phtisie est rare chez les enfants et chez les vieillards ; elle attaque surtout les adultes, hommes et femmes, de dix-huit à trente ans, et au maximum pendant l'automne. Y sont prédisposés ceux qui ont le cerveau débile, la poitrine étroite, les omoplates en ailes...

Il est impossible de guérir la phtisie chronique, grave, qui amène une déchéance du corps rapide, et qui s'accompagne de diarrhée, dégoût des aliments, mauvaise haleine, ongles recourbés, chute des cheveux. Mais on peut remédier à une phtisie légère, n'amenant

pas l'état général précédemment décrit. Toutefois, on éprouve des difficultés qu'on ne rencontre pas dans les autres maladies, car, dans le traitement de l'affection en cause, il faut considérer deux facteurs : *la fièvre et l'ulcère*, qui demandent pour leur guérison des médications tout à fait opposées : la fièvre a besoin de rafraîchissants, d'humidifiants ; l'ulcère demande des remèdes desséchants ; *illud quod convenit ulceri est augens febrem*.

D'autre part, même sans température, le phtisique est difficile à guérir pour les raisons suivantes :

1° Le pus provenant de l'ulcère ne peut être évacué que par la toux ; celle-ci ébranle la poitrine péniblement, augmente la douleur et accroît la lésion ;

2° Le poumon est en mouvement continu : le repos est nécessaire aux membres ulcérés ;

3° Le viscère est dans un état d'humidité constante : or, la cicatrisation de l'ulcère réclame des médicaments desséchants ;

4° Enfin, l'ulcère étant situé profondément, les remèdes perdent en route leur efficacité et arrivent au poumon dénués de toute vertu.

Aussi, voici les règles qu'il faudra observer, de façon à mener à bien la guérison du poitrinaire :

1° Distinguer, au point de vue thérapeutique, la phtisie sans fièvre de la phtisie avec fièvre.

2° Envisager dans chaque cas :

a) Le traitement général « *universalis* »,

Etablir la thérapeutique causale de l'ulcère
et fixer le genre de vie du malade.

b) Le traitement local « *particularis* ».

Traiter l'ulcère par les remèdes détersifs et cicatrisants.

3° Faire enfin le traitement symptomatique : fièvre, amaigrissement, toux, hémoptysie, diarrhée, constipation, anorexie.

Telles sont les grandes lignes qu'ont suivies les Arabes dans la cure de la phtisie. Nous allons maintenant passer en revue les médecins les plus renommés de cette nation, en suivant l'ordre chronologique.

En premier lieu vient Aaron ou Ahrun d'Alexandrie (622), auteur de *Pandectes*, dont quelques fragments nous ont été conservés par Rhazès¹. Il faisait grand usage des fumigations à l'arsenic rouge, à l'arsenic jaune, au galbanum ; il employait les antidotes desséchants « amorosia, metridatum, tyriaca » et donnait au malade, tous les matins, une cuillerée d'« alkitran ».

Hhonaïn ou Honeïn (809-873), cité également par Rhazès, « était très heureux dans la cure de la phtisie pulmonaire, et rétablait parfaitement un malade dont les poumons étaient déjà en pleine suppuration². »

Son fils Izhak recommandait de soigner la phtisie à ses débuts, en traitant d'abord la fièvre *per res mitigativas, et frigidas, et humectativas*, puis l'ulcère *per res dessicativas*. Il prescrivait la saignée de la veine céphalique, des purgatifs faits de turbith blanc, aloès et réglisse, s'il n'y avait pas de température ; sinon, il ordonnait la violette, les sebestes ou jujubes, la casse, la manne. Comme desséchants, il employait le bol

¹ Rhazès, *Continentem rasis*, 2 vol. in-f., Venetiis, 1542.

² Sprengel, *Histoire de la médecine*, trad. Jourdan, Paris, 1815-1832.

d'Arménie, la ptisane avec écrevisses, les emplâtres d'aloès et de myrrhe, d'acacia et de noix de cyprès, de feuilles de tamarin, de saule et de rose; les onctions à l'huile de myrte et de rose; comme expectorants, le miel et l'eau de soufre.

Sérapiion le Vieux¹ (820) a surtout insisté sur les difficultés du traitement, dues principalement à la coexistence de la fièvre et de l'ulcère. Les remèdes prescrits sont les mêmes que ceux d'Izhak. Signalons, contre le crachement de sang, l'emploi de l'alun, du spodium, des roses rouges, de la laitue, du plantain; le *diacodion*, contre la toux.

Quant à Rhazès² (929), il traitait le catarrhe par les fumigations de soufre, de myrrhe, par les jujubes; dans l'hémoptysie, il conseillait la gomme arabique, le rob de citron, la pierre hématite. Il obtint des cures merveilleuses par le seul usage du lait de chèvre, pain et sucre :

Je connais, dit-il, un malade qui, pendant un an, se nourrit seulement de pain et de lait, prenant pour boisson du lait en guise de vin, et, par ce moyen, il guérit promptement de l'ulcère au poumon, dont il était affligé.

Nous arrivons maintenant au médecin arabe, qui, pour nous, a le mieux traité la phtisie, Mésuë le Jeune³, mort en 1015. Voici en résumé sa thérapeutique :

Le malade habitera les régions tempérées; il prendra

¹ *Serapionis... Practica*, Venetiis, 1550.

² Rhazès, ouvrage cité.

³ Mésuë, *Grabadix hoc est compendii secutorum medicamentorum libri duo*, Venetiis, 1623.

une nourriture légère, facile à digérer, comme le foie de volaille, les testicules de coqs, qui n'ont pas sauté sur les poules; la viande de poulet, pigeon, perdrix... accommodée avec du miel, si son ulcère a besoin d'être détergé. Au contraire, s'il faut des cicatrisants, il mangera le museau de chevreau, de béliet châtré, le groin d'un jeune porc. Il fera usage de pain bien cuit, aromatisé de résine de lentisque, de bouillies de froment, d'orge, de millet, de lentille, de riz. Comme dessert, il se contentera de petits raisins séchés au soleil, de grenades douces, de coings. En fait de boissons, le malade boira du lait, du vin blanc doux, du vin blanc astringent, si toutefois il n'a pas de fièvre; sinon il prendra de la ptisane, de la décoction d'écrevisse, de l'eau de pluie. Il importe que le phtisique fasse avant le repas une petite promenade, suivie de frictions légères, assouplissant le corps. Après le dîner il se reposera pendant deux heures, dans un endroit tranquille, parfumé de plantes odorantes et astringentes. Il fera attention à la constipation, à la diarrhée, et combattra ses insomnies par des médicaments à base d'opium.

Tout en suivant ce régime, il faudra traiter l'ulcère. On le détergera avec le miel, la ptisane d'orge, l'eau sucrée, la décoction de pois chiche, d'hysope, d'iris; avec le remède de Galien, comprenant : poumon de renard desséché, suc de réglisse, capillaire, semences de fenouil, anis, parties égales; on prescrira aussi la thériaque, le mithridate, l'arsenic, le soufre. — Pour le cicatriser, on aura recours au lait de femme, d'ânesse, additionné de sucre de roses, ou aux ingrè-

dients suivants : sang-dragon, terre sigillaire, bol d'Arménie, olibanum, mastiche, fleurs de grenadier sauvage, rose, corail, cendres d'écrevisses, amidon, graines de mauve, gomme arabique, plantain, fruits de myrte, coing...

Mais le vrai spécifique des ulcères, pour Mésuë, sera le sucre de roses :

Parmi les remèdes d'un admirable secours pour la consolidation et la guérison des ulcères du poumon, il faut citer le sucre rosat frais : en lui se trouvent réunies la vertu détersive du suc des roses et la vertu consolidante des parties solides de la rose.

Signalons enfin la préparation de testicules de renard, les trochisques de camphre, le diamargariton à base de perles perforées et non perforées, le diacameron à base d'argent, or, ivoire..., le diatragacanthum à base de gomme adragante, le diarrhodon à base de roses. Les bains d'eau tiède, suivis de frictions, d'aspersions à l'huile de rose, seront réservés au phtisique désespéré, fébricitant, dans un état d'affaiblissement considérable. La toux sera calmée par les sirops de pavot, de jujubes, de violettes ; la constipation sera vaincue par le lait, coupé d'eau et sucré avec un peu de polypodium.

A part de très légères modifications, la thérapeutique du Persan Avicenne¹ (980-1037), le prince des médecins, est identique à celle de Mésuë. Mentionnons les fumigations faites avec : feuilles d'olivier, bouse de vache sèche, graisse de bouc, arsenic, excrément de lièvre,

¹ Avicenne, *Avicennæ... ex Gerardi Cremonensis versione, Venetiis, 1608.*

parties égales. Très employées aussi étaient les confections *exsicativæ* comme le diacyminum, à base de cumin et l'athanasia. Le lait était toujours ordonné, surtout celui de femme, *suctum ex mamilla*. Mais le remède favori était le sucre de roses :

Et si je ne craignais d'être appelé menteur, je raconterais à cette intention des faits surprenants : je dirais la quantité (de sucre) qu'absorba une femme phtisique. Sa maladie durait depuis longtemps; elle était arrivée à l'approche de la mort, et déjà on avait appelé auprès d'elle ceux qui devaient préparer ses funérailles; mais son frère, accouru à son chevet, la guérit par l'usage prolongé du sucre : elle revint à la santé et reprit son embonpoint. On ne saurait dire la quantité de sucre rosat qu'elle absorba.

Avicenne, partisan de la cure d'altitude, conseillait à ses phtisiques l'air montagneux et marin de la Crète.

Avenzoar¹, de Séville (1123-1162) rapporte une cure remarquable de phtisie, opérée par son grand-père, à l'aide du sucre de roses, du pain bien fermenté et de l'huile d'olives :

Ayant à traiter un Espagnol qui était atteint de cette affection et était exténué, au point que toutes ses chairs étaient consumées, mon grand-père le guérit en le nourrissant de pain bien fermenté, d'huile d'olives et de sucre rosat; il se rétablit et récupéra son humidité; il ne lui survint, par la suite, aucune affection, et il vécut si longtemps que le médecin qui le traitait mourut avant lui.

Enfin Averrhoës², de Cordoue (1126-1198) envoyait ses poitrinaires en Egypte, en Ethiopie, leur prescrivait

¹ Avenzoar Thezir, in *Colliget Averrois*, Venetiis, 1549.

² Averrois, *Colliget*, lib. VII, Venetiis, 1574.

l'oxizaccare, ou sirop composé de suc de grenades et de vinaigre. Lui aussi, imitant ses prédécesseurs, traita avec succès une femme de Kéravezmia d'une phtisie pulmonaire, dont elle était atteinte, en lui faisant prendre une énorme quantité de sucre rosat.

Averrhoës clôt la liste des médecins illustres. Après lui la science médicale déclina rapidement ; la période de célébrité avait été courte, et, avec Littré, on peut dire des Arabes « qu'ils ne firent que toucher l'arbre de la science et bientôt en laissèrent tomber le fruit de leurs mains fatiguées ».

DEUXIÈME PARTIE

LES AGENTS THÉRAPEUTIQUES
ET LES
MÉDICATIONS ANTIPHTISIQUES DANS L'ANTIQUITÉ

CHAPITRE PREMIER

TRAITEMENT HYGIÉNO-DIÉTÉTIQUE

§ 1. Aéroclimatothérapie.

De tout temps, l'air a été considéré comme le *pabulum vitæ* : il n'est pas un médecin de l'antiquité qui n'ait envoyé ses pulmoniques respirer l'air des montagnes, l'air de la mer ou l'air des pays chauds.

Ægrotus, tabe vexatus, eximias regiones colat! Que le phthisique aille habiter les régions élevées ! disait Suçruta.

Combien de fois cette phrase sera répétée dans la suite !

Qu'étaient-ce que les ἀσκληπεία antiques, sinon nos sanatorias actuels ? Et plus d'une guérison, opérée par les prêtres d'Esculape, était due en réalité à la salubrité du lieu, où le temple se trouvait situé.

Du temps d'Hippocrate, c'était le mont Lactarius qui guérissait les poitrinaires. Il fut longuement

célébré par Cassiodore, qui parle de la guérison d'un certain Davus, consumé par la phthisie :

Contre cette exécrationnable maladie, les dieux donnèrent le bienfait de cette montagne : la salubrité de l'air, jointe à la fécondité d'un sol fertile, y produit des herbes douées des propriétés les plus douces, et à cette pâture le troupeau des vaches grasses gagne un lait bienfaisant ; aussi, ceux pour qui les conseils des médecins ne valent plus rien, n'ont-ils d'espoir que dans cette boisson, qui redonne la force détruite par les maladies. Le lait remplit les membres vidés, restaure les forces éteintes, et comme par un feu réparateur, soutient les malades : il est à la maladie ce que le sommeil est à la fatigue¹.

Galien envoyait ses malades à Tabie, aujourd'hui Castellamare, non loin du Vésuve : le traitement se faisait dans les montagnes, derrière la ville, à trente stades à peu près de la mer. Le phthisique y respirait un air pur, y buvait un lait exquis, imprégné du parfum des plantes. — Après Galien, Tabie conserva sa réputation et fut conseillée aux poitrinaires par Symmaque², au iv^e siècle, par Procope³, au vi^e siècle, par Baccius⁴ :

Neapolitani medici pro ultimo refugio ægros phthisicos, et qui sanguinem exspuunt, vel ejusmodi thoracis ulcera et alia vitia patiuntur, ad Tabeas mittunt...

Aétius, Paul d'Egine, Antyllus parlent aussi de l'efficacité de l'air des montagnes :

¹ Cassiodore, lib. II, Variar., cap. x.

² Symmaque, *Epistolarum*, VI, 17.

³ Procope, *De bello goth.*, II, 4.

⁴ Baccius, *De thermis*, lib. IV.

L'air des montagnes et des pays élevés, où ne pénètre aucune brise, est meilleur pour la santé ; il convient contre l'orthopnée, la phtisie et toutes les maladies de la poitrine et de la tête ¹.

Sur les hautes montagnes et dans les contrées montagneuses, lorsque l'air n'est point agité par les vents, il est plus sain. Ceux qui sont atteints de la consommation et de l'asthme s'en trouvent bien ².

Les localités élevées sont les plus saines, car l'air n'y séjourne pas, mais il afflue de tous côtés, et il est constamment chassé par les vents : elles sont donc bien aérées et conviennent contre toutes les maladies de la poitrine ³.

Enfin à l'époque des Arabes, Avicenne recommandait à ses phtisiques l'air montagneux de la Crète.

L'air marin, l'air salé fut également très vanté par Celse ⁴ :

Opus est, si vires patiuntur, longa navigatione ;

par Pline l'Ancien ⁵ :

Præterea est alius usus (maris) multiplex, principalis vero navigandi phthisi affectis.

De même Cœlius Aurelianus ⁶, Arétée ⁷ prescrivirent au phtisique les longs voyages par mer :

Quemadmodum in navi ac maris tranquillitate ; nam si res ægroto prospere cedant, in æquore gestari poterit,

¹ Aëtius, lib. III, cap. CLXII, tiré d'Oribase.

² Paul d'Egine, lib. II, cap. XXXV.

³ Antyllus, t. II, p. 301, tiré d'Oribase.

⁴ Celse, III, 22.

⁵ Pline l'Ancien, XXXI, 33.

⁶ Cœlius Aurelianus, *Chron. II*, 14, p. 426.

⁷ Arétée, *Cur. diut. morb.*, I, 8.

atque illic vitam agere : etiam aqua salsa siccitatem quamdam ulceribus communicat.

Ce n'est pas seulement de nos jours que les poitrinaires vont se soigner en Egypte. A l'époque de Celse, Pline l'Ancien, Pline le Jeune, ils allaient à Alexandrie.

Voici une lettre de Pline le Jeune¹ à son ami Paulinus, dans laquelle il lui fait part de la maladie de son affranchi Zozime :

Il y a quelques années déjà, un jour qu'il déclamaît avec force et véhémence, il eut un crachement de sang ; je l'envoyai pour ce motif en Egypte, d'où il est revenu rétabli depuis peu, après une longue absence ; mais, pour avoir depuis forcé sa voix plusieurs jours de suite, il a été pris d'un accès de toux qui lui rappelle sa maladie d'autrefois, et il a craché le sang de nouveau. Aussi, ai-je l'intention de l'envoyer dans les terres que tu possèdes à Forum Julii, car je t'ai souvent entendu répéter que l'air y est sain et souverain pour ces sortes de cures.

Galien préférait le climat sec de la Haute Egypte, de la Lybie :

Loca sicciora conveniunt : Superior Ægyptus et Lybia maxime huic malo medentur².

En résumé, les Anciens firent beaucoup attention à la qualité de l'air respiré par le phtisique, et, quand ils ne le trouvèrent pas à leur gré, ils en modifièrent la constitution, témoin Galien, Alexandre de Tralles et les Arabes, qui assuraient sa fraîcheur en été, en arro-

¹ Pline le Jeune, *Lettres*, Paris, 1886.

² Galien, t. XIV, cap. XIII.

sant le plancher de la chambre du malade d'eau fraîche, en le jonchant de roses, joubarbe, ronce, branches de lentisque.

Vitruve, architecte du temps d'Auguste, nous a laissé des recommandations très importantes, au point de vue de *l'emplacement des maisons* :

Si l'on s'établit à l'abri des vents, l'on aura pour habitation un lieu non seulement propre à conserver la santé à ceux qui se portent bien, mais même à guérir promptement les maladies, qui, dans d'autres endroits, ont besoin du secours de la médecine ; et cela, à cause de la bonne température qui résulte de cet abri. Les maladies, qui sont de difficile guérison dans les lieux dont il est question, sont les rhumes, la goutte, la toux, la pleurésie, la phtisie, le flux de sang¹.

D'autre part Antyllus conseille au malade « d'habiter les chambres des étages supérieurs, qui sont bonnes pour ceux qui ont une accumulation de pituite dans la poitrine » (tiré d'Oribase).

§ 2 — Hydrothérapie.

Le *bain* d'eau tiède, que les Hindous conseillaient vivement dans la phtisie, fut réservé dans la suite au malade atteint de fièvre hectique, et dans un état d'affaiblissement considérable. Beaucoup de médecins, Celse notamment, le proscrivaient comme nuisible à la cicatrisation de l'ulcère, qui exigeait des remèdes desséchants. Selon Hippocrate et Galien, il tempérerait

¹ Vitruve, *Traité de l'Architecture*, trad. Nisard, cap. vi.

les humeurs âcres, calmait la chaleur engendrée par l'ulcère, facilitait le crachat, procurait le sommeil... Seulement, il fallait l'interdire aux hémoptoïques, car il avait la propriété de relâcher les vaisseaux et ainsi de favoriser le crachement de sang.

La façon de donner le bain fut minutieusement décrite par les Anciens : l'air de la salle devait être tempéré, non chargé de mauvaises odeurs ; l'eau tiède. Le malade faisait plusieurs séjours dans le bain, suivis de frictions, d'aspersions aux décoctions de tête de chevreau, d'orge, de blanc d'œuf... et finalement d'onctions à l'huile de rose, de myrte, de mastic. Puis il reposait dans un endroit calme, parfumé de plantes astringentes.

Sérapion¹, Avicenne², faisaient précéder le bain d'aspersions au lait, fait intéressant, car plus tard des bains de lait seront ordonnés au phtisique et donneront lieu à des guérisons inespérées³.

§ 3. Cure de travail.

En général, les Anciens furent partisans des exercices modérés, consistant en *promenades* courtes, faites avant le repas, ou dans la *gestation*, qui, d'après Celse, est très avantageuse dans les maladies chroniques :

Il y a, dit-il, plusieurs espèces de gestations ; on en règle l'emploi d'après les forces et les ressources pécuniaires du pa-

¹ Sérapion, Tract. VIII, cap. XII.

² Avicenne, I, 4, Tract. 3, cap. VI.

³ Zacutus Lusitanus, *Opera*, Tract. de phtisi.

tient, de manière qu'elles n'affaiblissent pas trop les malades débiles et ne fassent pas défaut à ceux de la basse classe. La plus douce est celle en bateau, soit dans l'intérieur d'un port, soit sur une rivière ; plus forte est la gestation dans la haute mer ou en litière ; la plus violente est celle en chariot... Si l'on ne dispose d'aucun de ces moyens, on suspend un lit que l'on fait mouvoir ; à défaut de cette ressource, on y supplée en mettant un support au-dessous d'un pied du lit et en balançant ce lit avec la main.

De ces exercices, les doux conviennent aux personnes faibles ; ceux qui sont un peu plus forts, aux malades débarrassés de la fièvre depuis plusieurs jours ou à ceux qui sentent les premières atteintes d'une maladie grave, sans avoir encore de la fièvre, comme cela a lieu dans la phtisie...

Asclépiadé de Bithynie prescrivait à ses malades le jeu de l'escarpolette ; Antyllus, la *déclamation* : ses effets sont de dilater la poitrine et les alvéoles pulmonaires, d'augmenter ou de diminuer notre température, de laisser s'échapper la vapeur d'eau du sang et favoriser l'expulsion des crachats et du mucus ; nuisible dans les cas d'hémoptysie, car la grande quantité d'air inspiré active la circulation, irrite le poumon et la rend plus abondante.

Rappelons enfin ces sages *préceptes hippocratiques*, qui resteront toujours vrais¹ : le malade évitera de prendre froid, se défiera du vent et du soleil ; durant l'hiver, il restera dans sa maison, auprès du feu ; il n'usera d'exercices que modérément, marchera si la

¹ Voir Meunier et Plicque, le Traitement hygiénique des tuberculeux dans l'ancienne médecine (*Bulletin médical*, 1900).

marche lui réussit, sinon *il gardera le repos autant que possible*. Il dormira beaucoup, s'abstiendra des plaisirs de Vénus, s'efforcera d'être gai, renoncera aux affaires et à tout ce qui cause de l'inquiétude, se souvenant du vers d'Ovide¹ :

Attenuant vigiles corpus miserabile curæ ;
Les soucis vigilants épuisent et consomment le corps.

§ 4. Le Régime.

Optimum medicamentum est cibus opportune datus
(Celse). Il n'est point de médicament qui vaille la nourriture prise en temps convenable.

Une des grosses préoccupations du médecin antique fut d'assurer au phtisique un régime convenable. Il s'efforça de lui prescrire une nourriture légère, rafraîchissante, facile à digérer, plutôt liquide que solide, donnée en petite quantité, mais fréquemment, et composée d'aliments de « bon suc », dont Celse nous donne la liste :

Les aliments de bon suc sont : le froment, le siligo, l'alica, le riz, l'amidon, le tragum, la ptisane, le lait, le fromage mou, le gibier, les oiseaux de la classe moyenne, les poissons, qui tiennent le milieu entre les tendres et les durs, comme le mulot et le loup de mer ; la laitue du printemps, l'ortie, la mauve, la citrouille, l'œuf sorbille, le pourpier, les escargots, les dattes ; parmi les fruits, ceux qui ne sont ni acerbés, ni acides ; le vin doux ou léger, le passum, le moût cuit ; les olives qui ont été conservées dans l'un ou

¹ Ovide, *Métamorphoses*, lib. III, vers 396, fable d'Echo et de Narcisse.

l'autre de ces deux derniers liquides ; les matrices, les mu-seaux et les pieds de cochon, les viandes grasses, gélati-neuses¹ et toutes sortes de foies.

Nous allons passer en revue quelques-uns de ces aliments ou boissons, comme le lait, le sucre, les bouil-lies, les viandes, etc.

Le lait. — Voilà pour les Anciens la véritable nour-riture du phtisique. Comme on a pu s'en convaincre en lisant les chapitres précédents, jamais aliment ne fut autant vanté que le lait, doux aux ulcères, à la fois nourrissant, détersif et cicatrisant. Le meilleur était le lait de femme, pris aux mamelles² :

Mihi porro nihil ad hæc omnia lacte videtur esse præ-santius, præcipue quidem si qui muliebrum mammam apprehendens id ipsum mulgere tolerit,

disait Galien. De là viendra la coutume au moyen âge de donner une nourrice au phtisique. Très salutaires aussi étaient les laits d'ânesse, de « vache noire », sans doute parce que l'animal de ce poil passait pour plus vigou-reux, de jument, de chèvre, etc... Non seulement la qualité du lait variait avec l'espèce animale qui l'avait fourni, mais encore chez le même animal, suivant qu'il s'était nourri des herbes de la plaine ou de la

¹ Pline a fait cette remarque que les plantes les plus vivaces sont celles dont le suc est le plus gélatineux (Baillon. *Opera omnia*, 1600).

² Les Anciens comparaient le lait à la liqueur spermatique, qui perd son activité quand elle reste quelque temps au dehors (Petit-Radel).

montagne. Le lait de Tabie, aux bons pâturages, était très renommé : là poussaient le chiendent, la sanguinaire, la mélisse, la ronce, le lierre terrestre, le chèvre-feuille, le lentisque, le fenouil, l'hysope, l'absinthe, le pouliot, toutes plantes spécifiques de la phtisie. Les Arcadiens¹ n'usaient jamais de simples, mais ils buvaient le lait vers le printemps, époque à laquelle les herbes sont le plus gonflées de suc et rendent cette boisson médicinale.

Les Anciens varièrent sa composition à l'infini : ils le donnèrent cru ou cuit, en y plongeant des pierres brûlantes ; coupé d'eau ou mélangé à de l'hydromel, à du sucre de roses, afin d'humecter les poumons, apaiser la toux, procurer l'expectoration et faire cesser la constipation ; additionné de cendres d'écrevisses pour cicatriser les ulcères.

Ils firent aussi grand usage du lait aigre (*lac acetosum*), du petit lait convenant au malade fébricitant, du fromage aromatisé aux plantes, du beurre et des aliments préparés avec le lait.

Le sucre. — Il jouait un très grand rôle dans la thérapeutique antiphtisique des Grecs et des Arabes. C'était un aliment et un médicament, donné sous la forme de miel, la nourriture des dieux, ou de boissons préparées avec lui, telles que :

L'*hydromel* ou *aqua mulsa* : on faisait un mélange d'eau et de miel, qu'on exposait pendant quarante jours au soleil.

¹ Rapporté par Pline l'Ancien.

Le *mulsum* : après avoir fait bouillir le miel, on le mélangeait avec du vin des meilleurs crus, tels que du Massique ou du Falerne et de préférence avec du vin vieux.

L'*oxymel*, composé de miel, vinaigre vieux, sel marin, eau de mer ou de pluie. On faisait bouillir le tout et on le laissait vieillir.

Le *lait au miel*¹.

Les Arabes seuls connurent le « jus sucré du roseau », l'associèrent à de l'essence de roses, en firent le sucre rosat, avec lequel ils obtinrent des guérisons merveilleuses.

Les bouillies. — Citons en premier lieu, prescrite à chaque instant au phtisique fébricitant, la *ptisane*, décoction d'orge passée ou non passée.

Pour faire cette préparation, il y en a qui écrasent préalablement l'orge dans un mortier, la font ensuite bouillir rapidement et jettent dans la décoction, soit de l'amidon, soit du cumin, soit du miel ; mais c'est le plus mauvais procédé. Le meilleur, le voici, suivant Galien : on fait d'abord macérer l'orge dans l'eau froide, ensuite on la tourne dans les mains jusqu'à ce que la petite pellicule soit détachée ; après quoi on broie l'orge plus fortement dans les mains jusqu'à ce que tout ce qui est paille soit enlevé, à moins qu'on ne veuille faire la ptisane plus détersive. On doit d'abord faire bouillir l'orge à grand feu et ensuite conduire la décoction à feu doux jusqu'à consistance de suc².

Arétée y ajoutait de l'aneth, du sel, du poivre, un peu de pouliot, d'oignon ou de poireau. Étaient aussi

¹ Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des Antiquités expliquées*.

² Daremberg, *Œuvres d'Hippocrate*, Paris, 1843.

très en faveur, les bouillies de froment, de lentilles, de riz, d'orobe, de millet, de pois.

Les viandes. — Les préférées étaient celles de volailles : foie de chapon, testicules de coq, ailes de poulets, perdrix, pigeons, petits oiseaux tendres, cuits dans leur jus ou dans de la décoction d'orge. Les viandes gélatineuses, museau de porc, de bœuf, pieds de mouton étaient ordonnées, comme agglutinant les parois de l'ulcère. Enfin, mentionnons les poissons, surtout les cartilagineux, les écrevisses préparées avec du lait, les escargots, les coquillages.

Les boissons. — Outre le lait et l'hydromel, signalons l'eau de pluie, douée de vertu astringente, le vin blanc doux, au début de la maladie, puis, lorsque les ulcères sont nettoyés, le vin noir, austère, très vieux, riche en tannin et en glycérophosphates et éminemment propre à cicatriser les ulcérations.

CHAPITRE II

TRAITEMENT MÉDICAMENTEUX

Si la thérapeutique médicamenteuse des Anciens a été très simple dans le but qu'elle poursuivait : déterminer et cicatriser l'ulcère, cause de la phtisie, calmer la toux, s'opposer au crachement de sang, elle fut par contre très compliquée dans sa matière. Innombrables sont les variétés de préparations qu'elle nous offre, depuis les formules les plus simples jusqu'aux électuaires les plus extraordinaires, comme la fameuse thériaque « qu'on peut considérer comme une boutique entière d'apothicaire, contenue dans un pot de faïence ¹ ». Certes, il serait curieux de voir rassemblées toutes les drogues qui ont été employées dans la phtisie ; on y verrait bien des remèdes étranges : aux plantes pectorales, douces aux poumons, aux plantes astringentes, efficaces contre l'hémoptysie, viendrait s'ajouter la foule de recettes bizarres, assurant la guérison de l'ulcère, depuis les amulettes des Hindous ou les ronds de papier des Chinois, jusqu'aux compositions répugnantes, dont les livres de Pline, de Marcellus Empiricus abondent : les mille-pieds pris en breuvage,

¹ *Dictionnaire des Sc. méd.*, article PHARMACIE.

un lézard vert cuit dans du vin, la célèbre chair de vipère, etc..., et bien d'autres produits repoussants, tirés de l'homme ou des animaux. La rose mêlerait son doux parfum à l'odeur infecte d'une « réglisse ammoniacale » ou d'excréments de lièvre... Mais que le lecteur se rassure, nous lui ferons grâce de tous ces remèdes de sorciers, nous contentant de passer en revue les médicaments les plus intéressants, tirés des règnes végétal, minéral et animal.

§ 1. Règne végétal.

Les Balsamiques. Les Anciens firent souvent usage, dans la phtisie, des balsamiques, aux âcres senteurs. Rappelons la phrase de Pline :

Les forêts composées uniquement d'arbres qu'on exploite pour la poix et la résine, sont très avantageuses pour les poitrinaires.

ou celle de Marcellus Empiricus :

Les phtisiques doivent demeurer là où l'on fabrique la poix.

La *pomme de pin*, qu'Esculape déjà prescrivit à un malade atteint d'hémoptysie, fut très employée par les Grecs et les Arabes : elle faisait la base d'un looch célèbre de Mésuë :

Prenez chair de dattes drach. xxxv, pignons drach. xxx, amandes douces décortiquées, avellanes rôties, gomme adragante, réglisse, amidon, capillaire, racine d'iris ââ unc. 1/2, miel, beurre récent, sucre blanc ââ drach. iv, amandes amères drach. iij.

Que de fois avons-nous rencontré la *térébenthine* de Chio, calmant la toux, purgeant les maux de poitrine, suivant Dioscoride : *tussi ac tabi conveniunt resinæ terebenthinæ; per se aut in eclegmate ex melle, vitia pectoris expurgant*. Nous ne pouvons passer sous silence le *bol* d'Arétée, contenant : miel 15 grammes, térébenthine 8 grammes, galbanum 30 grammes; mélanger et donner matin et soir gros comme une noisette; ou l'*hypoglotte* suivant de Galien : térébenthine, gomme, miel ââ drach. j; donner gros comme une olive et tenir dans la bouche. Mentionnons aussi la *poix* « puissante aux venins, aux phthisiques, aux crachements de sang caillés et pourris, à la toux, à la difficulté d'haleine, et à tous les humeurs gluans et visqueux de la poitrine, qui malaisément se crachent, en la leschant avec du miel à la mesure d'un gobelet ou au poids de 2 onces ». Elle servait à préparer le fameux vin empoisé, fait de moust et de poix liquide, qu'on préférait au vin à la résine de pin, à la résine de lentisque. L'*ambre jaune* eut aussi beaucoup de succès, surtout dans le crachement de sang, donné sous forme de trochisques dont voici un exemple tiré de Mésuë :

Prenez ambre ou karabé unc. j, corne de cerf brûlée, gomme arabique, tragacanthé, acacia, hypocistis, balaustes, mastic, corail rouge, iaque, semences de pavot noir ââ scrup. viiiij, encens, safran, opium ââ drach. ij. Malaxez le tout avec du mucilage de plantain et faites-en des trochisques du poids d'une drachme.

Citons enfin, surtout employés à l'époque arabe, le styrax, l'oliban ou encens, la myrrhe, le mastic, excel-

lents pour nettoyer les vieux ulcères, l'apobalsamum ou baume de la Mecque, dont on utilisait le bois (*xylobalsamum*) ou le fruit (*carpobalsamum*).

Les *Plantes pectorales*. La matière médicale antique abonde de ces sortes de plantes, qui incisent et détergent les humeurs crasses, lentes et pituiteuses, ouvrent l'obstruction, facilitent le crachat, comme le lierre terrestre, l'hysope, le capillaire, la violette, la mauve, le pouliot, le tussilage, la réglisse, le fenugrec, l'iris, le marrube, les jujubes, les figes, les dattes, les raisins secs... On les prescrivait soit en décoctions, qui malheureusement se conservaient mal, soit sous forme de robs, juleps, sirops, fort plaisants au malade, ou encore en éclegmes « dont l'usage était le jour et la nuit, loin du repas, en le laissant glisser bellement et ne l'avaler soudainement, afin que la plus grande partie tombe en la poitrine¹ ». Voici quelques préparations :

Julep de Galien : Prenez jujubes xx, figes douces xv, réglisse drach. j, têtes de pavot drach. v, capillaire, anis, semences d'ache ââ drach. ij, hysope ou suc de rose drach. iij, semences de fenugrec drach. ij ; y ajouter du sucre et en faire un julep que l'on donnera pendant huit jours.

Sirop de réglisse (Mésuë) : Prenez réglisse en poudre unc. ij, capillaire, hyssope unc. j ; faites cuire pendant vingt-quatre heures dans eau de pluie ou de fontaine lib. iv ; clarifiez la colature avec le meilleur miel, le sucre le plus blanc. Ajoutez-y sur la fin eau de rose unc. vi et faites-en un sirop.

Les *vins*, aromatisés aux plantes, furent en grande

¹ Bauderon, *Pharmacopée*, Lyon, 1588.

faveur, tel le vin au pouliot de Columelle appelé *gléchonite* : faites infuser pouliot sec lib. iij dans un conge de moût ; quand la liqueur est refroidie, versez-la dans une urne de vin doux, après avoir retiré le pouliot.

L'*Opium*. Très employé dans la phtisie, c'était le suc de pavot noir ou blanc, appelé méconium, qui entraît, paraît-il, dans la composition du népenthès, cette poudre « qui dissipe les chagrins, apaise la colère et fait oublier tous les maux », et qu'Hélène, femme de Ménélas, versa dans la coupe de Télémaque à Lacédémone. (Homère, *Odyssée*.)

Uni au miel, il formait le diacode, dont l'inventeur est Thémison. Scribonius Sargus nous a laissé un catapote à base d'opium, excellent pour procurer le sommeil :

Prenez myrrhe, encens, opium, mandragore, semence de jusquiame blanche, opoponax, dictame de Crète, marrube, ââ drach. iv. En donner 3 oboles dans 3 cyathes d'eau miellée.

Le pavot entraît dans la composition d'électuaires fameux, le mithridate, la thériaque¹. Enfin les Arabes, qui en firent grand usage dans la toux, l'employaient surtout sous forme de sirop, ainsi composé :

Prenez têtes de pavot blanc et noir ââ drach. l, semences de laitue drach. xl, capillaire drach. xv, jujubes drach. xxx,

¹ 4 grammes de la thériaque d'Andromaque renfermaient 10 centigrammes d'opium brut.

grains de mauve et de coing ââ drach. vj, réglisse v. Faites cuire dans 4 litres d'eau, clarifiez la colature avec pénides¹ et sucres ââ unc. viij ; faites-en un sirop.

Les *Plantes astringentes*. Nos pères prescrivirent, sans s'en douter, une substance très en vogue aujourd'hui dans la phtisie, le tannin, lorsqu'ils conseillaient les astringents suivants « qui appaisent les fluxions qui cheent de la tête sur la poitrine, conviennent à ceux qui crachent le sang et cicatrisent les ulcères » : la rose, chère aux Arabes, avec laquelle ils obtinrent des guérisons merveilleuses, l'écorce de chêne, la pelure du gland, la noix de galle, le plantain, la ronce, le grenadier, la grande consoude, la bistorte, la nèfle, la pomme, le coing, qui formait la base du *mélinon* d'Aétius ou emplâtre au coing.

Les *Plantes purgatives*. D'un emploi fréquent furent les plantes purgatives, propres, suivant les Anciens, à évacuer l'humeur mauvaise qui corrompt le poumon, et dont Rhazès nous donne une préparation célèbre, sous le nom de pilules « cocciaë » : prenez hierapicra² drach. x, turbith, stechas ââ drach. v, colocynthe drach. iij, scammonée drach. ij.

Signalons enfin une plante *diurétique*, que nous voyons à chaque instant prescrite dans la phtisie, la scille, aux vertus de laquelle les Anciens croyaient beaucoup. « Aux environs de Péluse, on éleva un temple à l'oignon marin et les Grecs Anciens le plan-

¹ Sucre tors ou sucre d'orge.

² Préparation (*hiera*, sacré ; *picra*, amer) de Galien à base d'aloès.

taient près du foyer domestique, pour en éloigner les maléfices. » Suivant Pythagore, l'oxymel scillitique « était propre à reculer le terme de l'existence ».

§ 2. Règne minéral.

L'*arsenic* a été connu dès la plus haute antiquité (Chinois), mais n'a été considéré comme médicament qu'à partir d'Hippocrate, qui le prescrivait en fumigation dans les catarrhes chroniques. Il était employé à l'état de sulfures : le sulfure jaune ou *orpiment*, le sulfure rouge, ou réalgar, ou *sandaraque*. Tous deux étaient ordonnés, soit sous forme de bol, soit en fumigation, soit en cataplasme.

On ordonne la sandaraque, dit Dioscoride, avecque vin miellé à ceux qui crachent pourry. On reçoit son parfum avecque de résine, par un tuyau contre des toux invétérées. Prinse à dose d'électuaire avecque miel, elle éclaireit la voix. Incorporée avecque résine et prinse à mode de pilules, elle est fort bonne à ceux qui ont courte haleine¹.

Pour Pline, l'orpiment est plus efficace.

Il est fort propre à mundifier le gosier, le prenant avec miel, rendant par ce moyen la voix claire et bien tonnante. Prins en bolus avec tourmentine², il sert en médecine fort alègre à la toux, et à ceux qui ont courte haleine : mesmes on tient que son parfum faict avec de cèdre est bon à ce que dessus...³

¹ Dioscoride, *Œuvres*, trad. Matthée, Tyon, 1559.

² Térébenthine.

³ Pline, *Œuvres*, trad. Antoine du Pinet, Paris, 1622.

Galien fit également grand usage de l'arsenic, conseillant au malade d'en respirer les fumées : voici une préparation qu'il vantait beaucoup :

Prenez styrax, mastiche, poivre, persil ââ drach. j, sandaraque drach. vj ; placer sur charbons ardents et aspirer la fumée à l'aide d'un tuyau.

Enfin, parmi les Arabes, certains l'employèrent en pilules avec du miel, d'autres comme Sérapion, le firent entrer dans leurs emplâtres, la plupart l'ordonnèrent en fumigation : Aaron et Avicenne nous ont laissé les recettes suivantes :

Prenez une partie d'arsenic rouge et broyez-la avec du beurre fondu ; avec cette mixture, vous enduirez des feuilles de cèdre, vous les laisserez sécher et vous en ferez une fumigation avec deux ou trois d'entre elles. *Ou encore*, employez le mélange suivant : feuilles d'olivier, bouse de vache, graisse de bouc, arsenic, excrément de lièvre, parties égales.

Quant au *soufre*, « c'est à peine si dans les livres hippocratiques il en est fait mention. Dioscoride, Plin sont les premiers qui aient spécifié quelques-unes de ses applications thérapeutiques, le conseillant intérieurement et extérieurement dans les maladies de la poitrine. » Aétius, Zopyre, le mettent au nombre des médicaments qui chassent les humeurs du poumon, et le prescrivent en fumigation. Galien envoyait ses phtisiques respirer l'air sulfureux de Tabie, recommandait les préparations de soufre et de myrrhe ; Marcellus Empiricus, les pilules de graisse de porc et de soufre ; Ysaac, l'eau de soufre *aqua sulfuris*, qui fait expectorer. Citons aussi cet électuaire dont il fait la base :

Prenez soufre jaune, semences de jusquiame blanche, styrax, myrrhe ââ drach. viij, rue, costus ââ drach. x, opium, safran ââ drach. ij, casse lignée drach. xij, poivre blanc drach. xx.

Il nous faut parler maintenant de certains produits d'origine minérale, que nous avons souvent rencontrés, sans en donner l'explication : ce sont les terres *sigillées de Lemnos*, de *Samos* ou *bol d'Arménie*, qui avaient la propriété d'arrêter le crachement de sang et de cicatriser les ulcères et qui offraient la même composition : silice, alumine, magnésie, chaux, fer et eau. La terre sigillée de Lemnos était ainsi appelée, parce que « les prêtres de Diane, qui la vendaient, en faisaient de petits gâteaux ou pastilles, sur lesquels ils appliquaient l'empreinte d'une biche, symbole de Diane ».

Signalons enfin, l'*asphalte* ou *bitume*, qui, uni à l'encens et au styrax, fut souvent prescrit en fumigation dans la phtisie. Voici l'histoire intéressante de cette substance, telle que nous l'avons trouvée résumée dans le *Janus* de 1906¹ :

Appelée *mûmjâj* ou *momie*, dans Abou Mansour Mouwafak, « elle se trouvait anciennement dans une caverne près d'Erragjân en Perse. Une seule fois par an, on y recueillait pour le roi cette rare et précieuse matière. Cependant les Arabes découvrirent un autre moyen de se la procurer. Fouillant, à la recherche de trésors, les anciennes sépultures de la vallée du Nil, ils y trouvèrent les cadavres des Egyptiens des époques passées, embaumés au moyen de l'asphalte, et celui-ci, pensèrent-ils, devait avoir

¹ Wiedemann, *Mumie als Heilmittel*, in *Janus*, p. 278, 1906.

été d'excellente qualité, puisqu'il avait pu conserver les cadavres intacts durant une longue suite de siècles. Ils employèrent alors les cadavres asphaltés, à la place de l'asphalte lui-même, et peu à peu l'importance de celui-ci fut reléguée au second rang, et c'est au corps conservé que l'on attribua la principale vertu. Cela ressort, par exemple, d'une recette curieuse qui se trouve dans un *Commentaire de l'épopée d'Alexandre*, du poète persan Wizâm : prenez est-il dit, une personne rouge de cheveux, nourrissez-la de fruits jusqu'à l'âge de trente ans, noyez-la alors dans un vase en pierre rempli de miel et d'aromates, et fermez le vase ; en ouvrant celui-ci au bout de cent vingt ans, on trouvera le contenu entièrement momifié.

Ajoutons que la momie ou cadavre sera employée dans le traitement de la phtisie jusqu'au xvii^e siècle.

§ 3. Règne animal.

L'*organothérapie*⁴ n'a de moderne que le nom, car, de tout temps, la phtisie fut traitée par des remèdes tirés de l'homme ou de la bête. Les Chinois utilisaient le poumon de porc, les testicules de chien, le sang de cerf, la colle de peau d'âne noir, l'écaille de tortue brûlée, la gelée de corne de cerf, les os fossiles... Souvenons-nous que, dans l'antique Grèce, Esculape ordonna à un phtisique de boire du sang de taureau et manger de la chair d'âne. Hippocrate est le premier qui ait prescrit le castoréum, employé si souvent dans la suite, et la thériaque n'a dû sa renommée qu'à la

⁴ Pour l'histoire de l'organothérapie à travers les âges, consulter Barrier, *Opothérapie des Anciens* (thèse de Paris, 1903).

chair de vipères qu'elle contenait et qu'il fallait ainsi préparer :

Choisissez, à la fin du printemps ou au début de l'automne, des vipères longues, pesantes, à l'œil vif, au museau retroussé, qui se sont nourries de semences de fenouil vert, coupez-leur la tête et la queue, enlevez-leur les entrailles et la peau, et faites bouillir leur tronc ainsi écorché dans de l'eau avec un peu de sel et d'aneth. Puis pressez légèrement la chair cuite, après qu'elle se sera détachée des os, et mélangez-la avec du pain sec pulvérisé, pour en faire de petits trochisques, que vous dessécherez au midi en les retournant fréquemment ¹.

Mais ce sont principalement les ouvrages de Dioscoride et de Pline qui abondent de ces sortes de remèdes, dont nous rappelons quelques exemples : le suif de chèvre, de bouquetin, la chair d'escargots, de limaces, de grenouilles, et surtout les *écrevisses*, contenant de la chaux. Voici comment on devait les brûler :

On leur coupait les pinces et les pattes, on leur fendait l'abdomen, on les lavait très bien avec de l'eau et du sel et des cendres de sarments ; on les mettait dans un pot en terre tout à fait neuf, n'ayant jamais contenu d'eau ; on bouchait le pot avec de l'argile pure, de la guimauve et du sel, et on le mettait dans un four où l'on avait cessé de cuire le pain ; on l'enlevait le lendemain. Il fallait avoir soin de ne pas les brûler jusqu'à la transformation en cendres, mais seulement jusqu'à la transformation en chaux ².

Mais rien n'égalait le *poumon* de *renard* et de *cerf*,

¹ Cabanès, *Remèdes d'autrefois*, Paris, 1905.

² Tiré du livre de *l'Art du traitement*, trad. Guigues.

qui restera en honneur jusqu'au milieu du xviii^e siècle. On l'accommodait de différentes façons, soit séché à la fumée et broyé dans du vin, soit en éclegme, écrasé avec du miel, soit mélangé à d'autres plantes. Avec les testicules de coq, il sera encore très à la mode du temps de Marcellus Empiricus, Paul d'Egine, Mésuë, au looch célèbre.

Prenez poumon de renard desséché, suc de réglisse, capillaire, graines de fenouil ââ drach. iij ; faites-en un looch avec du sucre et ajoutez-y du rob myrtin, si vous voulez corroborer fort.

Et remarquons que les Anciens n'utilisèrent que les poumons d'animaux à course rapide : « On supposait que ceux-ci devaient être particulièrement bien organisés pour résister à l'essoufflement de longue marche et à une allure soutenue toute la journée¹. »

¹ Brunet, *le Suc pulmonaire* (thèse de Bordeaux, 1896).

CHAPITRE III

QUELQUES GRANDES MÉDICATIONS

§ 1. Révulsion.

La révulsion est un très vieux moyen de combattre la phtisie, surtout la révulsion par le *feu*.

Les Egyptiens et les Chinois cautérisaient leurs pulmoniques à l'aide d'une substance végétale enflammée constituant le moxa :

La coutume des Egyptiens, dit Prosper Alpin, n'est pas de se servir d'or, de quelque métal rougi ou de bois enflammé, mais de coton ou de linge enflammés. Lorsqu'ils ont quelque partie à cautériser, ils prennent un morceau de linge d'une coudée de long et de trois doigts de large ; ils prennent une quantité suffisante de coton (*gossypium*), qu'ils enveloppent de cette bande et à laquelle ils donnent la forme d'une pyramide, en cousant artistement la bande sur le coton ; ils appliquent la base de cette pyramide sur l'endroit où ils veulent faire l'opération, observant qu'elle touche bien exactement ; ensuite ils mettent le feu au sommet ou à la petite extrémité, qu'ils laissent brûler jusqu'à ce que le linge et le coton soient entièrement brûlés ; mais de peur que la chaleur ne cause de l'inflammation, ils appuient un fer sur la chair qui est autour de la base du cône ; puis ils appliquent de la moelle d'os sur la partie brûlée, jusqu'à ce que l'escharre tombe¹.

¹ Mac Auliffe, ouvrage cité.

Les Lybiens se servaient du feu pour empêcher toute fluxion d'humeur sur le poumon, et prévenir ainsi la phtisie :

Les Lybiens, dict Hérodote (l. IV, cap. CLXXXVII), jouissent populairement d'une rare santé, par cette coutume qu'ils ont, aprez que leurs enfants ont atteint quatre ans, de leur cautériser et brusler les veines du chef et des temples, par où ils coupent chemin, pour leur vie, à toute défluxion de rheume¹.

En Grèce, nombreux furent les partisans de la cautérisation chez les phtisiques, cherchant à attirer au dehors les humeurs mauvaises qui encombraient le poumon. Rappelons-nous Euryphon qui brûlait ses malheureux malades.

Platon le Comique représente le poète Cinésias, au sortir d'une pleurésie, maigre comme un squelette, la poitrine encore pleine de pus; les jambes comme des roseaux, vrai prophète de phtisie et tout couvert d'escharres que lui avait faites Euryphon par l'application du feu².

Hippocrate pratiquait et enseignait la méthode révulsive : faites révulsion, si le mouvement des humeurs ne s'opère pas du côté où il faut ; *cautérisez aussitôt dans la consommation*. On connaît l'aphorisme célèbre :

Quæ medicamenta non sanant, ea ferrum sanat; quæ ferrum non sanat, ea ignis sanat; quæ vero ignis non sanat, ea insanabilia reputare oportet.

¹ Montaigne, *Essais*, édit. Le Clerc, 4 vol., Paris, 1866, t. III, De la ressemblance des enfants aux pères.

² Daremberg, *Etude de la médecine entre Homère et Hippocrate*.

Celse recommandait de cautériser les phtisiques « lorsque l'intensité de la maladie était grande, lorsque le mouvement fébrile et la toux ne se calmaient pas, et que le corps semblait s'affaiblir » :

Il faut, à l'aide d'un fer incandescent, produire un foyer de suppuration sous le menton, un autre à la gorge, deux vers les seins et au bas des os scapulaires et ne pas laisser guérir ces ulcères avant la disparition de la toux.

Arétée, Coelius Aurelianus, Galien, imitèrent leurs prédécesseurs.

Un médecin arabe, Albucasis¹, dans les maladies du poumon, cautérisait au-dessus des clavicules, au milieu de la poitrine et entre les deux mamelles, avec un cautère à trois branches.

Les *ventouses* furent employées dans le même but, sèches ou scarifiées, *cucurbita cum scarificatione*. Les Egyptiens faisaient usage d'une simple corne de bœuf, percée à son extrémité d'un trou par lequel ils exerçaient la succion de l'air, et les Grecs, d'instruments de verre ou de métal.

Le malheureux phtisique fut aussi couvert de *cataplasmes* émollients, faits de graines de lin, de fenugrec et de mauve, de *cérats* confectionnés avec du beurre, de l'huile de laurier, de l'iris, d'*emplâtres* astringents à base de saule, de coing ou de noix de cyprès. Il eut à supporter le *malagme* attractif de Celse :

Prenez râclures de vert-de-gris, encens ââ 2 deniers, sel

¹ Valensi, *Un chirurgien arabe au moyen âge : Albucasis*, thèse de Montpellier, 1908.

ammoniac 6 deniers, battitures de cuivre, cire ââ 8 deniers, résine sèche 12 deniers.

Ou le *malagme* astringent d'Antyllus aux baies de laurier, au marrube, au cardamome, à la chaux. Il dut encore subir le contact des *fomentations* aux poils de lièvre, myrrhe, suc de concombre, petit lait, etc. (Zopyre).

Citons enfin l'emploi des *frictions* sèches ou humides, très approuvé par les Méthodiques.

§ 2. Médication évacuante.

Purgation. « Les Anciens, dit Celse, provoquaient la purgation dans presque toutes les maladies, à l'aide de divers médicaments et de lavements fréquents ». Et les Egyptiens la considéraient comme un moyen excellent de se garder des affections : « Très attentifs à conserver leur santé, dit Hérodote, chaque mois, trois jours de suite, ils provoquaient des évacuations en prenant des vomitifs et des clystères, car ils pensaient que toutes les maladies de l'homme provenaient des aliments ¹. »

La médication évacuante fut de tout temps en honneur dans la phtisie.

Prescrire des médicaments purgatifs, du petit lait et du lait, voilà en quoi consistait à peu près toute la thérapeutique des Cnidiens. Lisez le chapitre d'Hippocrate relatif à la phtisie, ce n'est que remèdes évacuants :

D'abord on fera boire de l'ellébore et, par le bas, on évacuera avec l'épithymum (*Cuscuta epithymum*), ou le

¹ Hérodote, *Histoires*, l. II, cap. LXXVII.

peplium (*Euphorbia peplis*), ou le grain de Cnide, ou le tithymale. On prendra ces évacuants, quatre fois par an, deux fois par le haut, deux fois par le bas. On donnera aussi, pour l'évacuation, le lait cuit d'ânesse, ou de vache, ou de chèvre, etc.

Hippocrate n'était guère partisan des vomitifs : n'évacuez, disait-il, qu'avec circonspection par le haut les personnes disposées à la phtisie.

Cette thérapeutique du Génie de Cos se comprend fort bien : il fallait évacuer le phlegme qui se trouvait en trop grande quantité, et qui rongait le poumon.

Ajoutons qu'il prescrivit souvent des purgatifs, afin de faciliter la pénétration dans l'organisme de substances alimentaires, le lait en particulier.

Ses successeurs firent aussi usage des évacuants, mais en réservèrent l'emploi au début de la maladie. Rappelons que Galien recommandait les pilules d'aloès, de scammonée, de colocynthe... Les Arabes introduisirent les purgatifs doux : la manne, le séné, la casse... Nous avons parlé des pilules « cocciaë ou cochées » de Rhazès. Voici maintenant la formule des fameuses pilules d'agaric de Mésuë :

Prenez turbith drach. v, hierapiera de Galien drach. iv, agaric blanc drach. iiij, colocynthe, sarcocolle ââ drach. ij, racine d'iris, marrube blanc ââ drach. j. Malaxez le tout avec du vin cuit et faites-en des pilules.

Saignée. Bien qu'Hippocrate et Galien aient rapporté l'histoire de phtisiques, que les médicaments ne secouraient plus et qui furent guéris au moyen de la saignée, en général cette médication évacuante fut peu

employée. Elle fut surtout pratiquée lors de crachements de sang, et dans les premières phases de la maladie, afin de parer à la surabondance de la pituite. On ouvrait la veine soit à la tempe, soit au bras, soit au pied.

§ 3. Fumigations.

Les fumigations furent regardées par nos pères comme un des meilleurs remèdes des affections pulmonaires, notamment de la phtisie : c'était une façon très rapide et très sûre de faire arriver jusqu'à l'ulcère des médicaments qui le dessèchent et le cicatrisent. Oribase indique la façon dont Antyllus prescrivait les fumigations au poitrinaire :

On fait asseoir le malade et on le met tout entier sous une vaste couverture ; entre ses jambes écartées, on place un vase contenant du feu sur lequel on jette des feuilles d'aristoloche, de la clématite, ou du soufre, ou des bourgeons de sapin, ou du persea, ou des fragments de vieilles cordes (celles qui ont servi à la marine sont les meilleures) et l'on recommande au patient de baisser la tête pour mieux recevoir et aspirer cette fumée. Beaucoup ont rejeté de la pituite à la première épreuve.

Le phtisique respirait encore les fumées d'aurone, de menthe, d'hysope, de scille desséchée, d'érysimum, de centauree, de graines de fenouil, de résine, de bitume de Judée, de castoréum, de soufre et d'arsenic. Nous n'insistons pas davantage sur ce genre de médication, car nous en avons suffisamment parlé précédemment.

Et maintenant, nous en avons fini avec l'histoire de la phtisiothérapie dans l'antiquité. Nous avons essayé de montrer au lecteur que la plupart des médications, tant prônées aujourd'hui dans la phtisie pulmonaire, étaient connues de nos pères; que s'ils n'ont pas vu la nature de la maladie, du moins ils ont établi les grandes lignes de son traitement. C'est en présence de ces faits, que nous pouvons nous écrire avec le Professeur Chauffard : « Les siècles ont passé, et dans le recul des âges, la médecine antique reste debout comme un portique majestueux, beau par la grandeur et la simplicité éternelle de ses lignes. Sous ce portique ont passé et passeront toujours toutes les générations médicales ¹. »

¹ *Leçon d'ouverture du cours d'Histoire de la Médecine (Presse médicale, 1909).*

ÉQUIVALENCE DÉCIMALE DES POIDS ANCIENS
INDIQUÉS DANS CE TRAVAIL

La <i>livre</i>	vaut	489 gr. 504
L' <i>once</i>	—	30 gr. 594
La <i>drachme</i>	—	3 gr. 888
Le <i>scrupule</i>	—	1 gr. 13
L' <i>obole</i>	—	0 gr. 72

MESURES ANCIENNES

Le <i>conge</i>	vaut	3 litres 28
Le <i>cyathe</i>	—	0 — 046

CONCLUSIONS

I. — Trois périodes sont à considérer dans l'histoire de la phtiothérapie aux temps antiques.

II. — Chez les Orientaux, la phtisie pulmonaire, encore mal isolée des autres maladies, attribuée aux causes les plus diverses, est traitée par des remèdes enfantins, auxquels se mêle souvent la superstition : c'est un empirisme grossier, à l'exception de la médecine hindoue, qui, dans l'Ayur-Véda, trace déjà les grandes lignes du traitement de la maladie.

III. — La période grecque, illustrée par les grands noms d'Hippocrate et de Galien, est la phase d'éclat de la médecine antique. La phtisie est complètement individualisée et définie : une maladie très grave, causée par un ulcère au poumon, et dont la cure doit être entreprise dès le début, si l'on veut arriver à d'heureux résultats. Le traitement, quoique empirique, repose sur des bases vraiment scientifiques, avec ses deux grandes divisions : l'hygiène et les médicaments.

IV. — Les Arabes, grands admirateurs des Grecs,

vivent sur leurs idées, en les commentant, sans rien y ajouter. Ils ne font qu'enrichir la matière médicale de quelques drogues nouvelles.

V. — Deux grandes méthodes thérapeutiques se sont partagé le traitement de la phtisie : l'hygiène, dirigée surtout contre l'état général du malade, et considérée comme le moyen de guérison le plus efficace ; les médicaments, opposés à l'ulcère, à la toux, au crachement de sang, et dont le nombre ira grossissant, au fur et à mesure que nous avancerons dans l'histoire de la médecine.

VI. — Si les Anciens nous ont laissé des médications, parfois étranges et répugnantes, ils ont eu le mérite de mettre en vigueur bon nombre de moyens curatifs, qui font la base de la phtisiothérapie actuelle ; ils ont su réglementer admirablement le genre de vie du phtisique, lui prescrivant d'aller respirer l'air des montagnes, des pays chauds, d'éviter toute fatigue, tout souci, de prendre une alimentation légère et nourrissante... Il n'y a pas jusqu'à l'arsenic, au soufre, à la chaux, au tannin, aux balsamiques... qu'ils ne lui aient ordonnés.

Vu :

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,
FLORENCE.

Vu :

LE DOYEN,
HUGOUNENQ.

Vu et permis d'imprimer :

Lyon, le 25 novembre 1910.

LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,
P. JOUBIN.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	9
PREMIERE PARTIE. — Essai d'HISTOIRE CHRONOLOGIQUE	13
CHAPITRE PREMIER. — Histoire de la phtisiothérapie chez les Orientaux	
§ 1. Les Hindous : La phtisie pulmonaire dans les Védas ; le Rig-Véda, l'Ayur-Véda ; quelques prescriptions relatives au cheval qui toussa	13
§ 2. Les Egyptiens : Difficulté de découvrir la maladie dans les papyrus ; l'Egypte, rendez-vous des phtisiques aux temps de Pline, Celse, Galien	21
§ 3. Les Hébreux : La Bible, le Talmud ; un mot sur la phtisie bovine	23
§ 4. Les Persans : Le Zend-Avesta. La phtisie dans la matière médicale de Mouwafak. La médecine persane, d'après le chevalier Chardin.	25
§ 5. Les Chinois : Ce qu'ils savent de la phtisie ; remèdes bizarres ; médecine des signatures.	27
CHAPITRE II. — Histoire de la phtisiothérapie chez les Grecs	
§ 1. La phtisie pulmonaire à Athènes ; temples d'Esculape ; école de Cnide, Euryphon ; le lait, les cautérisations, les inhalations dans le cratère. École de Cos. Hippocrate : genre de vie du phtisique, les purgatifs, les fumigations ; Isocrate, Aristote ; la contagion de la phtisie ; Ptolemé et les maladies chroniques.	33
§ 2. La phtisie pulmonaire à Alexandrie : Hippocrate, Erasistrate,	44

§ 3. La phtisie pulmonaire à Rome : avant l'arrivée des Grecs : médecine théurgique, Tibulle : invocation à Apollon ; médecine populaire, Caton l'Ancien : le chou ; Pline l'Ancien, remèdes de bonne femme. — Arrivée des Grecs : Asclépiade, Thémison : comment il voulait guérir « agréablement » ses phtisiques. Coelius Aurelianus : traitement méthodique de l'ulcère du poumon. Celse : comment il soignait le phtisique. Dioscoride : liste de remèdes antiptisiques. Arétée : portrait du phtisique, son traitement. Galien : la contagion de la phtisie, traitement hygiéno-diététique et médicamenteux ; causes de la difficulté de guérison des ulcères ; fièvre hectique, les atmosphères artificielles. Antyllus : traitement du crachement de sang par les eaux aluminées . . .	44
§ 4. La phtisie pulmonaire à Byzance : décadence de l'art grec, règne des compilateurs : Oribase, Alexandre de Tralles, Aétius, Paul d'Egine. . .	66
Résumé de la phtisiothérapie chez les Grecs : la thérapeutique, esclave des doctrines médicales . . .	72

CHAPITRE III. — *Histoire de la phtisiothérapie chez les Arabes* 76

C'est l'écho de la médecine grecque ; Aaron. Isaac. Sérapion le Vieux. Rhazès. Mésuë. Avicenne. Avenzoar. Averrhoës : les fumigations, les cures merveilleuses obtenues avec le sucre rosat, le lait, le pain, l'huile d'olive. Traitement remarquable de la phtisie pulmonaire par Mésuë . . .	79
---	----

DEUXIÈME PARTIE. — LES AGENTS THÉRAPEUTIQUES ET LES MÉDICATIONS ANTIPHTISIQUES DANS L'ANTIQUITÉ . . . 85

CHAPITRE PREMIER. — *Traitement hygiéno-diététique* . . . 85

§ 1. Aéroclimatothérapie : Air des montagnes, air de la mer, air des pays chauds. Vitruve : l'emplacement des maisons	85
§ 2 Hydrothérapie : le bain	89
§ 3. Cure de travail : les promenades, la gestation. Sages conseils d'Hippocrate	90
§ 4. Régime : le lait, le sucre, les bouillies, les viandes, les boissons	92

CHAPITRE II. — <i>Traitement médicamenteux.</i>	97
§ 1. Règne végétal : les balsamiques, les plantes pectorales, astringentes, l'opium, etc.	98
§ 2. Règne minéral : l'arsenic, le soufre, les terres de Lemnos, Samos..., l'asphalte : son histoire. .	99
§ 3. Règne animal : organothérapie : écrevisses., poumon de renard	100
CHAPITRE III. — <i>Quelques grandes médications.</i>	109
§ 1. Révulsion	109
§ 2. Médication évacuante	112
§ 3. Fumigations	114
Signification des poids et mesures contenues dans ce travail	116
CONCLUSIONS	117

